

Vous êtes-vous réabonnés pour 1984 ?...

bulletin de réabonnement dans le n° 103, page 2

Sommaire

	Pages
<i>Les pauvres</i>	
Claire Buisson	2
<i>Il y a 30 ans... 1^{er} mars 1954</i>	
Une blessure au cœur de l'Eglise de France	
chronique de Jean Vinatier	3
<i>Eglise de l'Esprit, Eglise humaine (René Salaün)</i>	
recension par Dominique Fontaine	16
<i>Arracher les masques</i>	
Quand la « nouvelle droite » prétend défendre la pureté de la foi catholique	
René Nouailhat	18
<i>Droit à la différence et voies de l'harmonie</i>	
Mohamed Talbi	33
<i>Le thé au harem d'Archi Ahmed (Mehdi Charef)</i>	
recension par Alain Le Negrate	50
<i>Pèlerinage en terre d'Islam</i>	
Jacques Guédel	53
<i>L'histoire se fait avant de s'écrire</i>	
recensions par Jean Vinatier	60
<i>Informations - actualités</i>	
Commission épiscopale des migrations	66

A la naissance de Claire,
l'oxygène lui manqua
une minute de trop.
Le verdict fut implacable.
« Athétose »,
malédiction s'exprimant ainsi :
« Tu seras intelligente et sensible,
et jolie par surcroît,
mais tu seras définitivement privée
de ces serviteurs
que sont le geste spontané
et la parole facile.
Chaque syllabe
te coûtera une peine inouïe... »

Les pauvres

*Certains valides nous appellent les pauvres.
Je les comprends...
La vie leur est si belle !
Ces gens-la vivent pour l'argent,
et exigent de belles maisons.
Ils courent du matin au soir,
et ne pensent qu'au travail,
aux repas, aux loisirs,
à la télé, au bal...
Nous, qu'ils appellent « les pauvres »
nous ne connaissons pas toutes ces choses,
mais nous en savons de plus belles.
Nos yeux voient mieux la vie,
la véritable vie, et ses trésors secrets.
Nous avons le temps d'écouter nos frères.
Et notre cœur est riche, s'il le désire,
d'un bien précieux : l'espérance.*

Claire Buisson

« ... et je veux vivre ! »

Hervé-Anglard Editeur.

Il y a 30 ans

1^{er} mars 1954

*une blessure
au cœur
de l'Église de France*

Chronique * Jean Vinatier

Un nouveau Nonce et sa mission.

Le 1^{er} juin 1953 arrivait à Paris, venant de Sydney, en Australie, le nouveau nonce en France, Mgr Marella. Il remplaçait Mgr Roncalli promu patriarche de Venise.

Ce nouveau prélat, de petite taille, et à la voix rocailleuse, les yeux difficilement perceptibles derrière d'épaisses lunettes qui corrigeaient sa myopie, était un inconnu pour la plupart des évêques français. Pour l'opinion publique, chrétiens et non-chrétiens confondus, il allait bientôt représenter « celui qui est venu arrêter l'expérience des Prêtres Ouvriers ».

* Les événements de cette chronique ont été relatés dans divers ouvrages, mais ces derniers ne traitent que brièvement du voyage à Rome des trois cardinaux français et du contenu de l'audience du 5 novembre 1953. Grâce à des témoignages inédits et aux notes personnelles du Cardinal Liénart, il est possible de reconstituer aujourd'hui l'essentiel. Cela éclaire un certain nombre de points restés jusque là obscurs.

Ceux qui étaient un peu plus avertis savaient cependant que, derrière des apparences assez décevantes, il y avait un autre homme. Erudit, acharné au travail intellectuel, Mgr Marella était un spécialiste de la mentalité religieuse de l'Extrême-Orient et surtout du Japon, où il représenta longtemps le Saint-Siège. N'avait-il pas, sur l'ordre de Pie XI en personne, assisté à une cérémonie officielle en l'honneur de Confucius, au Japon ? N'avait-il pas, également au péril de sa vie, sauvé une bibliothèque unique, au moment des bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki, en transportant livres et manuscrits précieux, à dos de mulet, dans les montagnes ? Mais, pour l'instant, le nouveau Nonce venait de la part du Pape afin de remplir une mission aussi délicate que précise : procéder, avec le moins d'éclats possible, au retrait des usines et des chantiers des Prêtres Ouvriers français. S'il remplit sa mission principale avec énergie, il ne put éviter les « éclats » de plus en plus étendus qui devaient l'accompagner : l'écho de leur bruit devait en retentir de longues années dans la conscience des intéressés, au cœur même de l'Eglise et du monde ouvrier.

Incompréhensions, dénonciations...

Les causes multiples et complexes de la décision de Rome ont été analysées par plusieurs auteurs, en particulier par E. Poulat, dans le Ch. V de son livre : « Une Eglise ébranlée ». Surgissement d'un nouveau type de prêtre qui rentrait malaisément dans les « cadres » élaborés par le Concile de Trente et les séminaires ; brutale arrivée dans une église si peu préparée à accueillir ces équipes de P.O. ; problèmes posés par leur participation à la vie syndicale ou politique ; manque de réflexions théologiques suffisamment élaborées sur la place du prêtre en monde « païen » ; questions soulevées par la JOC ou l'ACO sur la place des militants laïcs... S'y ajoutaient les dénonciations de plus en plus nombreuses de personnalités ou de groupes intégristes au St Office, affirmant la collusion des prêtres ouvriers avec les communistes — ou le communisme — (1). Un certain nombre de patrons chrétiens avaient eux aussi réclamé le retrait de leurs entreprises des prêtres ouvriers.

(1) Les dénonciations — anonymes ou signées — étaient spécialement un « mal français ». Un des secrétaires du St Office devait me révéler, en 1955, que près des 2/3 des « dénonciations » reçues par cette Congrégation venaient de France.

Une carence.

Je voudrais, à toutes ces causes, en ajouter une, moins voyante au premier abord : l'absence d'une prise en charge collective des prêtres ouvriers par l'épiscopat français. En effet, depuis la mort du Cardinal Suhard, le 30 mai 1949, aucun évêque ne s'était senti ni la compétence, ni la mission pour endosser pareille responsabilité. Certes, du vivant déjà de celui qui avait fondé la Mission de Paris, chaque évêque était bien responsable des prêtres ouvriers vivant dans son diocèse. Mais en fait on faisait confiance bon gré, mal gré, pour les mises au point et les orientations générales, au cardinal Suhard. Tant qu'il n'y eut pas de crise importante, les choses en restèrent là. Mais après les premiers « éclats » (— premiers heurts à Limoges et à Paris avec les forces de police — publication en mars 1952 du livre de G. Cesbron : « les saints vont en enfer » — manifestation contre la présence à Paris du général américain Rigway — transfert à Limoges du Séminaire de la Mission de France, et départ du Père Augros... etc...). Chacun sentait le vide créé par l'absence d'une véritable autorité centrale. Surtout depuis que les prêtres ouvriers tenaient régulièrement, depuis 1950, des « rencontres nationales », et depuis que, en raison du marché du travail, certains d'entre eux passaient d'un diocèse à un autre. Le cardinal Liénart ressentait plus que d'autres cette nécessité. Il écrivait au Père Perrot, en août 1952 : « *Qui va les prendre en charge ?* Le but principal de la Mission n'est pas (directement) la vie ouvrière, mais la vie missionnaire... Si la Mission de Paris consentait à les prendre, mais je doute qu'elle le veuille » (2). En effet, Mgr Feltin successeur du cardinal Suhard, semblait tout indiqué, en raison même du grand nombre de prêtres ouvriers se trouvant sur le diocèse de Paris. Mais à aucun moment, il n'accepta d'assumer, dans ce domaine, une charge aussi lourde. Et aucun commission épiscopale ne fut alors constituée dans ce but.

Signaux d'alarme.

Dès lors, les événements négatifs vont se succéder comme autant de signaux d'alarme, au cours de l'année 1953.

• Le 29 mars, dix neuf séminaristes de la Mission de France à Limoges ne seront pas ordonnés : ils désiraient avoir la certitude qu'ils seraient

(2) Cf. Le cardinal Liénart et la M.D.F. Le Centurion, p. 146.

prêtres-ouvriers. Quelques jours plus tard, Rome envoie le Père P. Philippe pour une visite officielle du séminaire.

- Le 27 mai, l'archevêque de Marseille demande aux prêtres ouvriers de son diocèse de se retirer.
- Le 28 juillet, le cardinal Pizzardo interdit à tous les séminaristes de France *les stages*, même de vacances, en usine.
- Le 29 août, en raison des « très graves dangers, tant pour la foi que pour l'esprit de discipline ecclésiastique auxquels se trouvent exposés les prêtres ouvriers », la congrégation des Religieux demande à tous les supérieurs d'ordre de retirer du travail ceux de leurs sujets qui y étaient engagés.
- Le 6 septembre, le cardinal Liénart annonce la fermeture du séminaire de la Mission de France ; jusqu'à ce qu'un « nouveau statut » soit élaboré.
- Et le 23 septembre, le nouveau Nonce, Mgr Marella, convoque à Paris les 26 évêques et supérieurs d'ordre de qui dépendent la centaine de prêtres ouvriers français.

23 septembre 1953 - annonce de la décision du Pape Pie XII

C'est à 15 heures, ce mercredi 23 septembre, que le Nonce accueille ses interlocuteurs. Sa première intervention sera brève. Il dit en substance :

- Le retentissement de l'expérience des prêtres ouvriers a dépassé les frontières. Dans tous les pays voisins, les prêtres ont les yeux fixés sur ce qui se passe en France. Or, d'après les renseignements les plus nombreux, et très sûrs, reçus à Rome, pour de nombreux chrétiens, les prêtres ouvriers sont un objet de scandale. Le jeune clergé est contaminé. Si cela continuait, ce serait un péril pour l'Église.
- L'emprise du communisme sur les prêtres ouvriers se manifeste clairement. C'est inadmissible.
- Toutes les congrégations romaines intéressées ont donné leur avis sur l'expérience : elle est négative.
- Le Pape Pie XII a suivi lui-même les événements qui l'ont profondément affecté. *Il a décidé que l'expérience des prêtres ouvriers doit cesser.*

Il appartient à chaque évêque de rappeler chacun des prêtres intéressés, en leur proposant un autre ministère. Cette décision du St Père est irrévocable. C'est le sacerdoce qui est en jeu.

- Le Pape tient à ce que cette mesure s'entoure de la plus grande prudence, qu'elle reste secrète et que les évêques ne fassent aucune déclaration publique à son sujet.

- Il appartient à l'épiscopat français de chercher une autre forme d'apostolat pour remplacer celle des prêtres ouvriers.

Un long moment de silence accompagne la déclaration du Nonce. La stupeur se lit sur les visages. Car, à part quelques évêques, notamment les cardinaux Liénart et Feltin, la plupart des auditeurs s'attendaient à des questions, à des conditions posées pour l'aménagement. Personne ne s'attendait à une mesure aussi radicale et sans appel.

C'est le cardinal Liénart qui réagit le premier, à sa manière calme et réfléchie : « Cette décision nous touche profondément. Si elle est appliquée sans aménagements, l'évangélisation du monde ouvrier va être gravement compromise. Il ne fait aucun doute que l'opinion publique dans son ensemble concluera que l'Eglise abandonne le monde des travailleurs. Cette mesure ferait la joie des adversaires de l'Eglise et jetterait le trouble dans la conscience des meilleurs militants chrétiens.

Les évêques savent, par ailleurs, que s'il y a eu des incidents regrettables et même inadmissibles, on ne saurait accuser sans discernement tous les prêtres ouvriers. Nous pensons qu'on peut corriger les abus progressivement sans tout supprimer. Ce serait faire subir le même traitement au bon grain et à l'ivraie.

J'ajoute aussi que des milieux ouvriers — je le vois par l'équipe des prêtres travaillant sur les grands barrages qui dépendent de moi — des milieux entiers n'ont ni diocèse, ni paroisse, ni militants laïcs chrétiens. Nous ne pouvons les abandonner ».

Le Nonce répond brièvement qu'il ne s'agit pas de « blâmer » les prêtres ouvriers, mais de faire appel à leur conscience et à leur sens de l'obéissance en leur confiant un nouveau ministère. Il faut remplacer les prêtres ouvriers par *des prêtres pour les ouvriers*. « Rome demande que vous sachiez connaître leurs réactions et leurs sentiments dans chaque cas ».

C'est au tour du Cardinal Feltin d'intervenir : « Aux yeux du monde, l'Eglise apparaîtra encore davantage liée au capitalisme. Les prêtres ou

vriers étaient en train de changer cette image. Leur départ ancrera définitivement cette idée dans la conscience des ouvriers ». D'autres évêques reprennent les observations des deux cardinaux.

Le Nonce conclut la rencontre : « C'est une décision de Sa Sainteté. Quels que soient nos sentiments, nous lui devons obéissance ».

A la sortie, le cardinal Liénart déclare à ses collègues : « C'est une catastrophe pour l'Eglise de France ». Et le cardinal Feltin ajoute : « Je ne sais plus ce que j'ai dit en réagissant : c'est le cardinal Suhard qui a parlé ».

Nous irons à Rome.

Il était évidemment impossible de garder secrète une telle décision ! A peine quelques évêques avaient-ils eu le temps de prévenir les prêtres ouvriers de leur diocèse que l'ensemble de la presse s'empare de la nouvelle et la commente, en général avec étonnement. Beaucoup de journaux — comme la Croix — ne veulent pas croire à la suppression pure et simple des P.O. « Si des aménagements sont souhaitables, l'expérience présente suffisamment de titres positifs pour être continuée » (25 septembre 1953).

Dès le lendemain de la rencontre avec le Nonce, le cardinal Feltin déclare à deux prêtres ouvriers : « Le St Siège demande votre suppression. Nous nous y sommes opposés. *Nous irons à Rome* ». Rapidement il se concerta avec les cardinaux Liénart et Gerlier. Tous les trois se mettent d'accord pour faire une démarche commune et demander audience au pape Pie XII.

Plusieurs évêques prennent publiquement des positions qui réservent également l'avenir. Le St Office s'en irrite et le cardinal Pizzardo écrit au cardinal Liénart que l'attitude des évêques français a causé « surprise et douleur » à Rome.

Le cardinal Suhard avait vu clair.

Malgré cela, l'évêque de Lille, au moment où il reçoit, le 5 octobre, le Pallium des mains du Nonce, de déclarer : « L'Eglise suit avec sympathie les prêtres qui se devaient au service du monde ouvrier jusque dans nos usines ». Le 10 octobre, inaugurant le monument du cardinal Suhard à Brains-sur-les-Marches, le cardinal Feltin proclame : « Dans ces heures particulièrement difficiles que sont pour le successeur du Cardinal de Paris,

c'est de tout cœur, certes, et avec toute l'énergie dont je suis capable que j'approuve les paroles que vous venez de prononcer. Je n'ai d'autre but que de poursuivre l'œuvre d'apostolat voulue pour le cardinal Suhard, car il avait vu clair ». Il répondait ainsi à Mgr Chappoulié qui venait de rappeler : « Pour le cardinal Suhard, qui a longuement interrogé les hommes de tous les milieux, qui a médité et qui a prié, il n'y a décidément pas d'autre moyen pour rejoindre le monde des travailleurs que de passer de l'autre côté du mur, puisqu'on ne peut l'abattre... Nous n'avons pas le droit de renoncer à l'évangélisation du monde du travail, nous sommes unanimes sur ce point » (3).

Interdit d'en parler ensemble.

Est-ce à cause de ces prises de position ? Toujours est-il que le 13 octobre 1953, à la veille de l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques, les évêques ayant des prêtres ouvriers avaient décidé de se rencontrer pour préparer la démarche à Rome des trois cardinaux. A leur grand étonnement, dès leur arrivée, le cardinal Liénart leur annonce qu'aucune délibération n'est possible et il les congédie. La veille de ce jour, en effet, Mgr Marella avait convoqué les cardinaux Liénart, Feltin et Gerlier pour leur signifier que Rome ne voulait pas de rencontre publique sur le sujet des prêtres ouvriers. L'Assemblée des Cardinaux et Archevêques qui se réunit dès le lendemain ne fera aucune allusion à ce sujet.

Cependant le voyage des trois cardinaux se prépare dans le calme. Le 4 novembre 1953, ils arrivent à Rome afin de plaider la cause des prêtres ouvriers.

5 novembre 1953 . audience du Pape Pie XII aux 3 cardinaux

Après s'être concertés à la Procure de St Sulpice, les trois cardinaux français commencent ensemble leurs visites aux Congrégations romaines dans la matinée du 5 ; En fait, c'est le St Office qui va particulièrement attirer l'attention. Avec sa franchise coutumière, Mgr Ottaviani ne cache pas son étonnement, son mécontentement : quel exemple pour l'Eglise,

(3) Hommage du diocèse de Laval au cardinal Suhard, p. 37, 39 et 40.

alors que le pape s'est prononcé clairement, de voir des évêques français décidés à le faire revenir sur une décision aussi motivée ! En vain les cardinaux essaient de développer les raisons de leur démarche. A ce niveau-là, ils comprennent qu'ils ne seront pas entendus.

Ils partent donc à Castelgandolfo où le Pape Pie XII est toujours au repos. Il reçoit les trois cardinaux à 13 h 15 précises. D'un commun accord, il est entendu que le cardinal Liénart lira le rapport général élaboré par eux. Puis chacun ajoutera son approbation et ses remarques personnelles.

Intervention du cardinal Liénart.

L'évêque de Lille lit son texte dont voici les grandes lignes :

Nous avons reçu avec respect la décision et les directives de Votre Sainteté que nous a transmises Mgr Marella. Mais après avoir longuement prié et réfléchi, et après une concertation qui nous a trouvés unanimes, nous croyons devoir en conscience vous dire notre pensée et nos désirs.

Non, l'expérience des prêtres ouvriers n'a pas été inutile. S'il y a eu des abus, ils ne sont pas le fait du plus grand nombre. Et nous avons de multiples raisons de nuancer notre jugement.

Il est du devoir de l'Eglise, il est de notre devoir d'évangéliser particulièrement le monde ouvrier. Car sa déchristianisation est celle de la classe sociale la plus touchée. A quelques exceptions près, la pratique religieuse est inexistante. De plus le monde ouvrier, en France, s'est constitué comme un groupe à part, fermé sur lui même, mécontent des conditions de vie qui lui sont faites, et ceci la plupart du temps à juste titre.

Les laïcs chrétiens y sont peu nombreux, malgré le dévouement des quelques militants d'Action Catholique. En aucun cas ils ne peuvent suffire à assurer la présence de l'Eglise dans le milieu.

De plus, c'est la tradition de l'Eglise d'envoyer des prêtres ayant cette vocation et préparés pour cela dans les terres de mission. Or le monde ouvrier est une terre de mission. *Les prêtres ne seront admis que comme travailleurs parmi les travailleurs.*

Nous voudrions répondre également aux *objections* les plus fréquemment entendues : nous croyons, et nous voulons montrer grâce aux prêtres ouvriers que nous avons en grande estime *la dignité du travail manuel*

— Jésus Christ lui-même nous en donne l'exemple — et nous croyons de plus, comme l'a montré St Paul, que le travail manuel a *une valeur apostolique* certaine.

Le monde ouvrier a forgé son propre langage. Il faut lui annoncer l'Evangile dans son langage à lui, concret et réaliste. Les prêtres ouvriers le font.

Pour les prêtres dont la vocation à cette mission a été éprouvée, leur vie en monde ouvrier est sanctifiée par le travail, la prière et le sacrifice, autant que dans d'autres formes de vie.

Enfin les dangers existent, nous le savons. Mais nous croyons qu'ils ne sont pas une raison de s'abstenir de cet envoi. Toutes les entreprises apostoliques nouvelles ont trouvé des dangers sur leur route. Elles les ont surmontés par une plus grande discipline et un plus grand amour de la mission.

Après avoir achevé sa lecture, le cardinal Liénart ajoute : « Je suis personnellement responsable de deux équipes spécialisées de prêtres ouvriers :

— ceux qui sont dans les barrages hydro-électriques des Alpes ou dans les grands travaux publics. La nature de ces entreprises fait que seuls des prêtres vivant avec eux de leur vie peuvent les atteindre.

— Les prêtres ouvriers de la Mission de la mer, à Dunkerque. Sans doute, pour les marins descendus à terre il y a des aumôniers. Mais, en ce qui concerne les marins du Commerce, seuls des prêtres naviguants avec eux peuvent être les témoins de l'Evangile.

Intervention du cardinal Feltin.

C'est maintenant au tour du cardinal Feltin d'intervenir. Il ne cache pas son émotion.

L'action des prêtres ouvriers a suscité un intérêt universel et qui a dépassé, par ses répercussions, tout ce que nous étions en droit d'atteindre. N'est-ce pas le signe qu'ils ont soulevé un problème grave et urgent pour l'Eglise ?

Il ne faut pas confondre tous les prêtres-ouvriers. Pour ma part je distingue cinq catégories :

• Il y a le *prêtre ouvrier complet* qui travaille en permanence en usine

et qui a été amené à prendre des engagements temporels au service de ses camarades, spécialement dans les syndicats.

- Il y a *les prêtres ouvriers* qui ont décidé de gagner leur vie en travaillant, mais *sans prendre d'engagements* temporels. Comme par exemple les Petits Frères de Foucauld.

- Il y a *les prêtres ouvriers rattachés à une paroisse* : je les appelle les *vicaires ouvriers*.

- Il y a quelques prêtres qui, à leur domicile, font un *travail d'artisan* qui leur permet de poursuivre un autre apostolat.

- Il y a enfin *les prêtres ouvriers saisonniers* qui travaillent spécialement l'été au moment des grands travaux, surtout dans le rural. Comme les Frères missionnaires des campagnes.

Ceci dit je soulignerai, fortement ce qu'a dit le Cardinal Liénart sur la nécessité pour l'Eglise de porter le témoignage du Christ à une foule immense qui ignore tout du christianisme.

Si je devais faire un premier bilan de cet apostolat je dirai ceci :

Résultats négatifs. Il y a eu quelques abandons du sacerdoce : mais fort peu et ils ne sont pas significatifs. Il y a eu quelques erreurs d'appréciation qui ont amené des prêtres ouvriers à participer à des actions dirigées par les communistes. Il y a eu — plus rarement — quelques erreurs émises sur la nature de l'Eglise : elle ne serait qu'une communauté de foi en dehors de toute structure et hiérarchie.

Résultats positifs. Nous constatons une diminution certaine de l'anticléricalisme là où il y a des prêtres ouvriers. Les attaques contre l'église y ont à peu près disparues. Nous constatons que s'éveille un souci de connaître la vie de Jésus Christ. Nous avons des milliers de témoignages (4). Les dirigeants communistes sont inquiets et étonnés du rayonnement des prêtres ouvriers. Des communautés nouvelles de chrétiens sont nées là où hier elles apparaissaient impensables : nous avons des témoignages très nombreux sur ce point. Nous constatons enfin que les prêtres ouvriers ont suscité de nouvelles vocations sacerdotales et des vocations de militants laïcs. Tous ces résultats nous obligent à demander que l'on n'interrompe pas un tel apostolat.

(4) Les cardinal Feltin laissera à Rome environ 300 de ces témoignages.

Intervention du cardinal Gerlier

Le cardinal Gerlier se dira en complet accord avec les autres cardinaux. Il soulignera les conditions qui paraissent nécessaires pour poursuivre.

Une grande humilité est nécessaire à ces prêtres, afin de bien voir que leur mission est d'ordre surnaturel et afin de faire confiance aux laïcs pour assumer les engagements temporels. Qu'ils soient sobres de discours, acceptent de préférence les plus humbles emplois. Etre syndiqué est la plupart du temps nécessaire pour être reconnu comme un ouvrier véritable. Mais que les prêtres refusent les fonctions importantes dans les syndicats, ainsi que les délégations à des assises nationales.

Une vie de prière authentique, tant personnelle que collective, qui leur permettra d'élever les espérances du milieu ouvrier à une espérance surnaturelle au Christ sauveur du monde.

La lecture de l'Écriture Sainte, la prière du bréviaire après le travail, les reprises du dimanche surtout doivent leur permettre de s'unir aux offices des paroisses. Des recollections régulières, une retraite annuelle et la dévotion à la T. S. Vierge.

Le cardinal Liénart conclut, au nom de tous :

« Nous demandons à votre Sainteté qu'elle daigne nous autoriser à entreprendre le redressement des erreurs actuelles. En poursuivant cet effort auquel ne pourrait suppléer, dans l'état actuel de notre pays, aucune autre entreprise apostolique, nous servirons les intérêts supérieurs de l'Évangélisation ».

La réponse du Pape

Pie XII a écouté les trois cardinaux avec une attention soutenue. Il va répondre brièvement. Cet homme qui était « le scrupule moral fait homme » (5) se sentait comptable de tout le passé d'une église qui avait forgé le sacerdoce issu du Concile de Trente. Il va reprendre certaines expressions de l'un ou l'autre cardinal, mais sans accéder, en définitive, à leur requête principale. Il avait, de plus, longuement réfléchi à ce qu'il jugeait être le minimum de vie de prière personnelle, en se basant sur sa propre expérience : méditation, bréviaire, messe, action de grâce, visite du St

(5) Jean Chelini : l'Eglise sous Pie XII, Fayard, p. 291.

Sacrement, chapelet, apostolat..., tout cela demandait au moins trois heures dans la journée pour être accompli avec soin (6).

C'est en fonction de cette conviction qu'il répond, en substance : « La vie d'un prêtre est le bien le plus précieux de l'Eglise. Elle ne peut pas se confondre avec la vie d'un ouvrier. Car c'est une vie de prière, d'enseignement religieux, de culte et de grâce, et non d'abord une vie de labeur manuel. Un prêtre passant le plus clair de sa vie dans un travail manuel, ce n'est pas une forme suprême du sacerdoce, mais une forme anormale.

Vous avez évoqué les dangers d'une telle vie. Ils sont trop graves pour qu'on puisse les accepter en conscience. Il n'est pas possible de continuer à y exposer des prêtres. Les prêtres ouvriers ont certes une vie de sacrifice. Mais la vie de beaucoup de curés de campagne est plus dure et plus pauvre que celle des prêtres ouvriers.

Vous avez raison de vouloir évangéliser tous les hommes éloignés de l'Eglise. Mais il faut le faire sans sacrifier pour cela le sacerdoce.

Le communisme est l'un des plus grands dangers qu'ait à affronter l'Eglise. La forme qu'il a pris en France est particulièrement redoutable. Pour cela aussi il n'est pas possible d'y exposer les prêtres.

On dénaturerait le sacerdoce de l'Eglise en faisant du prêtre *un ouvrier complet*. Je crois que *deux ou trois heures par jour* en usine serait un maximum, si l'on veut sauvegarder les obligations essentielles.

L'Eglise de France est généreuse. Je vous demande de ne plus donner mission à des prêtres ouvriers. Mais de donner mission à *des prêtres du monde ouvrier...* ».

L'audience est terminée. Le pape, en prenant congé, souhaite que les cardinaux soumettent à Rome un projet qui soit dans la ligne de ce qu'il vient de leur dire.

On connaît la suite et ce que fut ce projet et ses conséquences littéralement dramatiques.

Ce même jour, à peine rentré à Rome, le cardinal Liénart partit jusqu'à la Basilique St Paul édifée sur la tombe de l'Apôtre des nations. Il avait besoin de reprendre courage auprès de lui, au moment où il avait conscience qu'une « épée de feu » venait de pénétrer dans le cœur, la conscience et même la chair des prêtres ouvriers de France.

(6) Confiance du pape à un de ses intimes.

1er mars 1954

Jour fixé aux prêtres ouvriers pour cesser leurs activités professionnelles. La vie de l'Eglise est comme en attente. « Rome vient de bombarder ses premières lignes », écrit alors le Père Teillard de Chardin. Quant à moi, je formulais ces réflexions : « Si l'Eglise a pris cette mesure, c'est pour une raison qui devrait brûler la conscience de tous les chrétiens de France : nous chrétiens, nous n'étions pas prêts à comprendre, à épauler et à soutenir une pareille entreprise. Nous n'étions pas prêts, notre foi n'était pas à la hauteur de ce qui nous était demandé. Si bien que ceux qui se présentaient étaient comme des pionniers, se trouvaient seuls aux prises avec des difficultés de tous ordres, non seulement personnelles, mais sociales.

Nous n'étions pas prêts, car nous avons minimisé la force et la puissance de l'athéisme de ce monde moderne.

Nous n'étions pas prêts, car notre foi n'était ni assez vivante, ni assez construite, ni assez forte.

Nous n'étions pas prêts, habitués simplement à des efforts trop individuels et non pas à un effort communautaire d'ensemble.

Nous n'étions pas prêts... ».

“ Eglise de l'Esprit, Eglise humaine ”

René Salaün

Collection Croire Aujourd'hui. Ed. DDB/Bellarmin.

L'Eglise a besoin d'une conversion permanente pour vivre la Mission. La manière dont elle s'organise est fondamentale pour l'évangélisation. Cette conviction du Cardinal Suhard que la Mission passe aussi par un témoignage de l'institution Eglise nous rend exigeants vis-à-vis d'elle et, espérons-le, vis-à-vis de nos propres formes de participation à ces transformations de l'Eglise.

Dans cette perspective, ce petit livre de René Salaün peut nous être précieux. A ceux d'entre nous qui travaillent régulièrement en coresponsabilité entre laïcs, religieuses et prêtres, il permet de clarifier les structures constitutives d'une église locale et les rapports entre les uns et les autres, de telle sorte que ce soit bien le Christ qui anime et dirige son Eglise. Ceux qui sont obnubilés par le pouvoir dans l'Eglise, ce livre les aidera à comprendre comment l'autorité doit jouer dans l'Eglise. J'ai noté avec intérêt quelques idées qu'il est parfois bon de se rappeler : la loi comme chemin nécessaire et pédagogique vers la liberté (p. 41) ; le sens étymologique du mot autorité : « responsabilité de la croissante » (p. 15) ; le service comme pouvoir — « quiconque assure un vrai service acquiert de ce fait un pouvoir. Le service rend peu à peu capable de donner un avis motivé qui pèsera sur les décisions » (p. 23).

Au passage, je relève aussi que la fameuse formule « hors de l'Eglise pas de salut » s'adressait au départ à ceux qui se coupaient de l'Eglise en se réfugiant dans des sectes (p. 83).

Le livre de René Salaün fourmille de ces notations simples et de bon sens que nous risquons parfois d'oublier dans nos comportements en Eglise.

Les discussions sur l'Eglise sont souvent confuses. Destiné à un public large et prévu pour être « travaillé » dans des groupes de chrétiens, cet ouvrage donne des repères clairs et une vision d'ensemble cohérente. Il peut ainsi permettre un débat fructueux pour discerner ce qu'il faut mettre en œuvre afin d'édifier une Eglise animée, dans son fonctionnement même, par la Mission, c'est-à-dire, comme le précise le sous-titre : « Une Eglise selon Jésus Christ ».

« Une Eglise sans sacrements ne serait pas celle de Jésus Christ. Adhérant à la Parole, prêchant la Parole, sans plus, elle tournerait au groupe simplement animé par les idéaux de l'Évangile. Elle serait une école de pensée ou de spiritualité. Jésus ne serait plus que son fondateur et son prophète défunt. Il ne serait pas l'assise qui assure aujourd'hui encore la solidité de l'édifice, la Tête qui inspire et vivifie, le Pasteur qui connaît, rassemble et nourrit, l'Époux qui chérit et féconde.

Sans les sacrements, l'Eglise serait encore signe, mais d'elle-même. Elle ne renverrait au Christ qu'en parole. Dans les sacrements, elle célèbre son amour, son espérance et sa fidélité pour celui qui était, mais qui surtout reste avec elle depuis sa résurrection, et vient à elle jusqu'à la fin. Elle se décentre. Elle décentre chaque chrétien. « Le rite délivre de la tentation de toutes les subjectivités, c'est-à-dire de la tentation de rêver l'Eglise, de rêver la foi. Le passage par le rite délivre les consciences chrétiennes des phantasmes du désir » (Henri DENIS) p. 89.

Recension par Dominique Fontaine.

Arracher les masques

Quand
la « nouvelle droite »
prétend
défendre la pureté
de la foi catholique *

par René Nouailhat

René Nouailhat, professeur d'Histoire et de Philosophie dans un lycée privé des Yvelines, révèle, dans cet article, un aspect de la propagande de la « Nouvelle Droite » auprès de certains milieux catholiques. Chaque samedi, en effet, le Figaro Magazine se livre à une véritable intoxication. Cette publication, vitrine du trust de presse de Robert Hersant, connaît sans doute le plus fort tirage de ce genre d'hebdomadaires. Ses quelques deux cents pages présentent chaque semaine de nombreux articles et reportages, de superbes documents photographiques, des suppléments détachables sur la peinture ou sur la science (notamment sur les origines de l'homme et sur la biologie génétique), des rubriques sur l'art de bien vivre, de bien manger, de bien meubler sa résidence secondaire et de bien voyager. Ce luxueux magazine, avec ses abondantes pages de publicité, n'est vendu qu'en supplément (obligatoire) du Figaro du samedi. Il est ainsi devenu un grand magazine populaire, que l'on trouve partout, dans les salles d'attente des médecins, chez les coiffeurs, etc. Le plus inquiétant, c'est que le Figaro Magazine est entre les mains d'un véritable commando intellectuel issu des clubs de la « Nouvelle Droite ». Leur directeur, Louis Pauwels, rédige un éditorial hebdomadaire avec certaines prétentions religieuses ou même théologiques qu'il vaut la peine de découvrir.

* Cet article est paru dans « Cultures et Foi », cahier bimestriel n° 93, septembre-octobre 1983.

Dans la bataille idéologique actuelle, la « Nouvelle Droite » marque des points. Bien organisée, elle bénéficie d'importants soutiens et d'une presse grand public dont le fleuron est le Figaro Magazine. Elle a su habiller au goût du jour ses positions ultra-traditionalistes. Il importe d'y être attentif, et je voudrais souligner le phénomène dans le domaine religieux, devenu l'un des terrains de prédilection de son offensive politique. Je prendrai pour cela un cas exemplaire : la théologie (?) du directeur éditorialiste du Figaro Magazine et ténor de la « Nouvelle Droite », Louis Pauwels.

Un défenseur de la foi et de la papauté

« Chaque semaine, je lis avec ravissement votre éditorial. Je devrais en citer des dizaines. Vous êtes admirable (...). Combien de fois ne me suis-je pas dit, après avoir lu l'un de vos éditoriaux, si seulement cet homme était l'un de nos évêques ! » Ces mots sont extraits d'une lettre du Père Lecuyer, « l'une des personnalités les plus marquantes des missions catholiques en Afrique », selon le Figaro Magazine du 22.5.82, p. 6. Ils s'adressent au directeur du Figaro Magazine et ils expriment bien l'admiration de nombreux lecteurs catholiques qui, à en croire le « courrier des lecteurs », voient en Pauwels un nouvel apôtre de l'Eglise. Lui-même semble surpris que ses méditations religieuses puissent, écrit-il, **« soulever tant d'émotions, provoquer tant d'appels**

au dialogue profond, susciter tant de messages chauds, — et finalement m'envelopper de tant de charité ». (7.5.83, p. 25).

Un autre correspondant enthousiaste regrette lui aussi que Pauwels ne soit pas évêque (26.6.82, p. 4), et des lecteurs, ravis de se sentir « libérés » par ses diatribes contre les évêques de France (par exemple 23.10.82, p. 4), le supplient à genoux : « Monsieur Pauwels, criez pour nous ! » (7.5.83, p. 25). Monsieur Pauwels, il est vrai, se plaît à invoquer le bon Dieu et son Eglise dans la plupart de ses chroniques. Ainsi le Figaro Magazine ne tarit pas d'éloges à l'égard de Jean-Paul II qui, après Jacques Chirac, est mis en vedette sur le plus grand nombre de couvertures. Chacun des déplacements du pape donne lieu à de copieux reportages. Le second voyage en Pologne, cette année, fut comparé à ce que pourrait être le retour de Soljénitsyne à Moscou, « acclamé parmi les siens malgré tous les efforts que les Soviétiques auraient pu déployer pour l'en empêcher » ; les belles envolées sur ce qu'auraient pu faire les Polonais « s'ils avaient voulu » ou sur le visage figé de Jaruzelski, devenu « terreux » de peur lorsque le pape débarqua de l'avion (25.6.83, p. 106-115) contrastaient d'ailleurs étrangement avec les informations données, à la même époque, par le Figaro quotidien (1).

Même lorsqu'il reste à Rome, le pape fait encore la une du Fig. Mag. Il s'agit en effet, nous rappelle-t-on, d'un pape « particulièrement sen-

(1) Il faut croire que les journaux de la presse Hersant ont entre eux certaines frontières, et que les chroniqueurs du Figaro Magazine ne lisent pas les reportages — remarquablement informés et beaucoup plus pertinents — de l'envoyé spécial du Figaro quotidien, Bernard Marguerite, pour écrire de telles inepties.

sible, aux risques d'une confrontation entre marxisme et christianisme » (24-4-82, p. 31). « En exclusivité mondiale, le pape vous parle de l'état du monde », titre une couverture (23-10-82) pour annoncer... un extrait des conversations de Jean-Paul II avec André Frossard ! L'attentat du 13 mai fut l'occasion d'un véritable feuilleton où le coupable fut tout de suite désigné, le KGB — ce qui permit de développer une vaste campagne contre l'URSS et ses dirigeants (« Tous les chemins mènent aux KGB » (25-9-82, p. 95-101) ; « c'était bien le KGB » (4-12-82, p. 148-153). L'état de santé du pape est ensuite encore l'occasion d'articles et de photos (« Jean-Paul II est épuisé », 6-11-82, p. 86-89). Et quand ce n'est pas le pape, d'autres affaires religieuses sont suivies, notamment par les innombrables articles concernant l'enseignement privé. Par tous ces dossiers, le Fig. Mag. témoigne ainsi d'une préoccupation prioritaire à l'égard du monde croyant.

Une campagne bien orchestrée

Le journal de monsieur Pauwels intervient dans

les affaires de l'Eglise, quitte à les monter en « affaire » : le cas du Père Pellecer, jésuite du Guatemala, fut ainsi un bon filon en 1982, pour ouvrir les vannes de l'anti-marxisme, tenter de discréditer le courageux combat des chrétiens latino-américains et accuser les jésuites d'être les apôtres du marxisme-léninisme (2).

« Ce qui se passe en Amérique latine dans les milieux chrétiens est généralement ignoré ou passé sous silence chez nous. Or, là se trouve l'aile avancée de ce qu'il faut bien appeler une seconde réforme. Après Luther, Marx » (édito du 15-5-82).

Pour s'opposer à la Théologie de la Libération qui réduirait « la religion à une simple sociologie collectiviste en action » et qui « communierait » la foi, Pauwels estime avoir des choses à dire, « avec l'aide de Dieu ». (id). Dans un éditorial cornélien où il nous confie son drame de conscience et l'engagement de sa responsabilité dans la publication de « la confession d'un jésuite révolutionnaire » repentant, il écrit : **« En démontrant publiquement le mécanisme de « la théologie de la libération » telle qu'elle se trouve propagée en Amérique cen-**

(2) Au sujet de la Théologie de la Libération, dans le Figaro Magazine du 12-6-82, le R.P. Bruckberger, dominicain, se livre à une attaque odieuse contre les jésuites. Il voit chez eux « une tradition qui utilise sans vergogne les martyrs et les saints de la Compagnie, pour servir une ambition temporelle, un appétit illimité de domination d'âmes, une entreprise politique d'asservissement des esprits, avec toute la puissance d'intrigue et d'insinuation d'un parti intellectuel au sein de l'Eglise ».

Quant à la Théologie de la Libération, selon le Révérend Père, c'est « une gnose marxiste du christianisme, une exégèse marxiste de l'Evangile qui justifie la lutte des classes... Jésus-Christ devient le prophète et le précurseur de Marx... La Théologie de la Libération est une trahison de la vie chrétienne qui équivaut à une apostasie. L'homme n'a plus d'autres moyens de se diviser que par le peuple, dans le peuple, avec le peuple. Le peuple remplit toute la place du Christ, c'est le Christ des temps nouveaux, dont la résurrection est sans cesse actualisée par l'insurrection et la subversion ».

trale, et qui n'est rien d'autre, à y bien regarder, que « l'introduction du matérialisme historique dans ce qui reste de théologie », comme dit explicitement le franciscain brésilien Leonardo Boff, et en décrivant par le détail comment un jeune prêtre se trouve conduite à dériver de l'Évangile vers l'organisation marxiste-léniniste de l'action politique, jusqu'à l'engagement inconditionnel dans les forces armées révolutionnaires, le père Pellecer, en connaissance de cause, rompt avec l'injonction disciplinaire : « plutôt la faute que le scandale ».

« L'affaire Pellecer », comme Cultures et Foi l'a déjà rappelé (n° 86, sept. 82, p. 11), a été ainsi montée pour tenter de disqualifier les milieux chrétiens soucieux de développer, en Amérique latine, une stratégie pastorale conforme aux résolutions des conférences de Medellin et de Puebla. A usage plus immédiat, elle servit de prétexte pour sonner l'alarme au sujet d'une infiltration communiste dans l'Église de France, dans son clergé, dans ses séminaires (où c'est Marx qui serait enseigné, 26-6-82, p. 4), et jusque dans les studios de Radio Notre-Dame (15-5-82, p. 24). Des prédications sont dénoncées à partir de citations tronquées (le sermon du 5^e dimanche de carême prononcé par un prêtre de Biarritz qui osa évoquer la mémoire du Che Guevara, 23-4-82, p. 4) ; des aumôniers sont nommément désignés pour leurs prises de position (ainsi l'abbé Oudot, qui dans un bulletin d'aumônerie disait ses préférences pour la laïcité de l'enseignement, 18-6-83, p. 4 et 2-7-83, p. 4) ; des évêques sont pris à partie pour n'être pas assez fermes à l'égard de leur clergé politisé et, paraît-il, pro-soviétique (10-7-82, p. 4) ; des émissions télévisées sont accusées pour accréditer

l'idée d'une main-mise marxiste sur les médias qui nous prépare au Goulag : « Les écoles d'athéisme qui fonctionnent dans certains pays de l'Est referment sur nos têtes la dalle du matérialisme que nos ancêtres de la préhistoire avaient eu tant de mal à soulever, et nous écrasent sous elle.

Nous voici bien loin, pensez-vous, des manques de la télévision française ? Pas du tout. La démarche est toujours la même : « nous déposséder de notre héritage spirituel, nous déchristianiser, nous appauvrir en nous dépouillant de ce que nous avons de plus précieux ». (Jeanne Bourin, 9-4-83, p. 77). Et Pauwels se plait à se faire l'interprète, dans ses éditoriaux, des chrétiens qui se sentent désormais exclus de leur Église : « Mes correspondants me disent que, pour avoir aimé l'Église des anciens jours, il se sentent exilés. Je me tiens éloigné pour conserver de la religion ». Ou encore : « Nous sommes de ces gens qui n'entrent plus qu'avec précaution pour garder notre foi ». Beaucoup me citent Jérémie : « Misérables bergers qui laissent fuir et se disperser les brebis de mon pâturage ». Ils ajoutent : « Restez sous le porche, par crainte des ténèbres intérieures ». Des couples m'écrivent : « Militants, animateurs de mouvements paroissiaux, nous sommes désormais avec douleur des distants pour conserver de la croyance ». Et une vieille dame a ce mot terrible : « Pour moi le ciel a résolu le problème. Je suis paralysée. Dieu m'épargne d'aller à l'Église » (7-5-83, p. 25).

Le miel et le fiel

Dès le 3-7-82, dans son éditorial « Notes dans le Ciel », Pauwels écrivait : « Pour nous, l'affaire Pellecer est close. Mais l'affaire d'une

partie de l'Eglise marxiste commence » (p. 15). Ouvrir une controverse montée sur du sensationnel aidait à faire l'amalgame et, profitant de l'aubaine, à se lancer dans la chasse aux « théologies schismatiques » qui sévissent dans le monde catholique. Moltmann, Comblin, Adolf Holl, Guttierrez (3), Girardi, Cosmao — qui, apprend-on, « se recommandent du philosophe stalinien français Althusser, dont l'influence sur une partie de la Compagnie de Jésus est indéniable » — se trouvent mis à l'index dans l'éditorial du 22-5-82, « La Croix et le Marteau » (p. 22-23). **« Il est enjoint aux chrétiens de cesser de l'être pour le devenir davantage en se fondant sur le marxisme-léninisme. Ainsi l'on aboutit, non à un communisme christianisé, mais à un christianisme totalement communisé... Marx et Lénine à la lettre... Faites la révolution, le reste vous sera donné comme par surcroît. Ce n'est d'ailleurs qu'un reste ».** Cet article diffamant se veut pourtant signé par une belle âme. C'est ce que révèle sa conclusion, aux accents romantiques. « Ecrivant cela à la première heure du matin, j'entends la cloche de mon village de banlieue, la cloche de la vieille église en bordure de forêt. Elle bat pour le père Lécuyer, de Douala ; elle bat pour moi, pour nous tous et notre longue histoire qu'on pousse au précipice. Tant de siècles religieux iront-ils s'abîmer dans les ténèbres ? Des ébranlements incomparables donnent à croire en cette fatalité. Et cependant, il nous reste à prier ».

Oui, mais prier avec du fiel. Presque seul à soutenir sans réserves le pape dans ses interventions au Nicaragua, le Figaro Magazine s'en est pris avec véhémence aux chrétiens qui, là-bas, luttent pour la justice sociale et la

dignité de l'homme. **« Aveugles, ou fragiles, ou hérétiques, ou renégats, des prêtres ont lu l'Evangile à l'envers et Marx à l'endroit... Ils se sont retrouvés les compagnons, les complices, les alliés du matérialisme le plus obtu, le plus plombé, qui ait jamais avili la graine d'humanité qui est dans l'homme ».** Les plus engagés des prêtres progressistes sont les cibles privilégiées. Ainsi le Père Miguel d'Escoto, ministre des Relations extérieures, que le pape n'a pas voulu voir : « petit, replet, le cou épais et court, il porte toujours la chemise blanche à quatre poches de l'uniforme sandiniste » — et le journaliste d'ironiser sur les « goûts aristocratiques » de ce « castro-marxiste » (5-3-83, p. 113) ; le Père Ernesto Cardenal Chamorro, ministre de la Culture, que le pape a rencontré, à son arrivée, dans la délégation officielle d'accueil : **« On a pu voir s'agenouiller devant le Saint-Père à l'aéroport César Sandina de Managua ce vieux hippie barbu aux longs cheveux d'un blanc sale, qui traîne fréquemment ses jeans crasseux dans les cocktails mondains de la gauche capitaliste à Washington ou dans les happenings socio-culturels de Paris »** (12-3-83, p. 113).

La publication du document épiscopal français « sur la conjoncture économique et sociale » (cf. C. et F. 88, janv. 83, p. 5-12) a donné lieu à un autre éditorial, le 9 octobre dernier, intitulé : « Nos évêques me rendent triste » (p. 27). En bon chrétien, Pauwels dit avoir « étudié, avec respect, ces feuillets. Je les trouve consternants ». Appeler, comme le font les évêques, à une réduction des différences de salaire, c'est, écrit-il, rechercher « l'égalité dans le médiocre ». Et Pauwels de gémir, devant les soucis sociaux de l'épiscopat :

(3) Il doit s'agir, je pense, du Père Guttierrez I

« J'imagine désormais le prêtre, le dimanche en chaire, dénoncer comme mauvais chrétien le couple qui travaille, l'employé qui ne veut pas tout de suite prendre sa retraite, le cheminot qui fait des heures chez des voisins, l'économiste qui place son argent sur le marché privé, l'ingénieur qui a demandé de l'augmentation, le commerçant qui ne paye pas assez d'impôts. Je l'entends achever son homélie par un dithyrambe sur la bonne société capable de réduire le pouvoir d'achat. Je crains une fuite des fidèles. Je crains aussi une augmentation du chômage dans les séminaires. Je songe à ces dizaines de milliers de paroisses désormais sans prêtres. J'ai peur, messieurs les évêques, qu'à lire ces six feuillets de complaisance aux démagogues du jour, on ne vous reproche de n'avoir plus de prêtres parce que vous n'avez plus de prêche.

Je me relis. Je ne veux pas être méchant. Je suis triste, par amour de Dieu et des hauteurs de l'Eglise apostolique et romaine ».

Les lecteurs du Figaro Magazine ont droit à tous les états d'âme religieux du rédacteur en chef de leur hebdomadaire. Ils savent qu'il ne « se réveille plus désormais sans se sentir rehaussé » par les prières des jeunes bénédictins du monastère de Sainte-Madeleine et « par leurs chants d'avant l'apparition de l'aube » (7-5-83, p. 25). Ils sont éclairés sur les sains principes théologiques et sur les bonnes pratiques, celles que l'Eglise se doit de remettre sur ses rails :

« C'est le sens du péché qui confère à l'homme sa dignité la plus haute en le reliant à un ordre sacré. On n'est pas entièrement homme quand on croit ne commettre que des erreurs, maintenu dans l'incapacité de se savoir pécheur. Le sens du péché est à proprement

parler, le sens religieux. Et c'est, je crois, le signe de la bonté de Dieu. Mais trop de clercs, sans doute, ont perdu la capacité de célébrer l'essentiel, qui est l'apparition de cette bonté dans un cœur repent. Et je tiens pour providentiel qu'à l'inspiration du pape, le prochain synode se consacre à la nécessité primordiale de l'Eglise : le réajustement des pratiques et du sens de la communion et de la confession, celle-ci condition de celle-là » (id.). La remise en ordre dans les affaires de la discipline ecclésiastique a par avance le nihil obstat du Figaro Magazine et l'imprimatur de son directeur.

A propos de son accident, l'an dernier sous les tropiques — une mauvaise chute qui l'immobilisa quelques semaines — il se lança dans un étrange galimatias théologique pour évoquer son temps d'hôpital : « Ramené à Paris, je trouve admirable et bouleversant de voir fonctionner autour de moi sans relâche une si parfaite usine à donner et à rendre la vie (...). Il faut être aliéné, irresponsable ou très ignorant, pour ne pas saisir, ici, que le progrès est aussi de l'Esprit-Saint et sans doute une pulsion de l'amour du monde pour nous et de l'amour que nous lui rendons ».

Et le pieux convalescent d'ajouter : « Je me souviens d'une récente conversation avec le révérend père Carré sur la prière, la foi et mes manques. Peut-être vous a-t-il toujours manqué l'éclairage de la douleur », conclut-il à mi-voix (20-11-82, p. 79). Cet éclairage, « par providence », précise-t-il, est venu le jour de cette chute. Le Père Lecuyer avait, il est vrai, déjà prophétisé en écrivant à Pauwels : « Vous dites que vous priez, cela suffit pour être d'Eglise. Quant à la foi, elle est un don que Dieu accorde à ceux qui prient... C'était la

prière du père de Foucauld : mon Dieu, si vous existez, faites-le moi connaître. Et cela s'est terminé ainsi : « Le jour où je compris que Dieu existe, je compris en même temps que je ne pouvais pas faire autre chose que de lui consacrer ma vie ». Voyez ce qui va vous arriver si vous continuez à prier » (22-5-82, p. 6).

Pauwels pourrait bien se découvrir une « vocation tardive », qui sait ? Après la gnose du *Matin des Magiciens* et l'ésotérisme de *Planète* (4), tout est possible ! Il a déjà confié, dans son « Ce que je crois » (Grasset 1974), son désir d'entrer au monastère de Saint-Pierre de Chartreuse dans une seconde vie (p. 22-23) ; et dans le *Figaro Magazine*, il aime à rappeler que s'il reste actuellement sur le porche de l'Eglise, ce n'est pas pour y rester indéfiniment : « Ainsi, sur le « porche » que je sens devenir pentu, j'approche des portes en me retenant de moins en moins... » (7-5-83, p. 25). Mais nous n'en sommes pas encore là. Dans l'éditorial du 9 avril dernier, Pauwels explique pourquoi il est encore aujourd'hui contraint de rester « hors d'une Eglise où l'on ne s'occupe que des choses du social... C'est par crainte de perdre mon peu de foi » (p. 33).

S'autorisant d'une interview de Mgr Elchinger à son journal, il affirme que « l'Eglise de France a sans doute cru gagner en audience sociale ce qu'elle a abandonné en contenu spirituel ». Sur cet abandon, Pauwels donne le ton des lamentations que ses journalistes développent dans d'autres chroniques. Présentant un sondage récent du *Pèlerin* — sondage qualifié de « cruel mais nécessaire » (7-5-83, p. 25) —

sur l'opinion des catholiques à l'égard de la confession et des manières de faire pénitence, il commente :

« 53 % : faire un effort sur soi-même pour se transformer. 54 % : participer aux efforts de paix et de justice dans le monde.

Somme toute améliorer, si possible, son comportement et s'engager politiquement. Non pas se convertir, si les mots veulent encore dire quelque chose. Ce sont des réponses que l'on obtiendrait d'agnostiques généreux ou de bons militants matérialistes. Ce ne sont pas des réponses religieuses.

Et quand l'Eglise, posant une telle question en invoquant la pénitence (qui signifie sacrifier à Dieu pour rejoindre notre part la plus haute) ne trouve que sept croyants sur cent pour répondre : prier, cette Eglise peut-elle dire qu'elle remplit une mission à nulle autre pareille ?

Je dois ajouter, hélas ! qu'un ecclésiastique consulté par le *Pèlerin* enseigne, pour faire bonne mesure du désastre, que la réconciliation (sacrement, salut de l'âme) passe par notre bon accueil aux travailleurs immigrés, surtout après les débats des élections municipales. Un autre nous dit que, la manière de vivre l'Année sainte, c'est d'étudier les dix-neuf propositions C.F.D.T. des évêques ».

On comprend pourquoi certains textes bibliques sont insupportables pour Pauwels. Le message des Prophètes — « connaître Dieu, c'est pratiquer la justice — le Magnificat, les Béatitudes ou l'Épître de Jacques ne font pas partie des références bibliques du *Figaro Magazine*. Pauwels s'est lui-même expliqué jadis à ce sujet. Mais avant d'en venir là, il faut

(4) Pauwels a, autrefois, dirigé la revue *Planète*. Le *Figaro Magazine*, par ses oscillations entre le néo-scientisme et l'attrait pour l'irrationnel est bien dans la mouvance de l'ésotérisme pseudo-scientifique de cette revue des années soixante.

prendre la mesure de ce qu'il appelle « Le Désastre ».

Un réseau bien organisé

Les vocalises pieusardes ne doivent pas faire oublier la partition. Avec les propos de ce dernier éditorial contre l'accueil des étrangers (5) et contre la dimension sociale de certains textes de l'Eglise, c'est bien l'oreille de la « Nouvelle Droite » qui pointe, et avec elle tout le combat farouchement anti-égalitarisme et par là-même anti-chrétien qu'elle mène depuis la fondation du G.R.E.C.E. en 1968 (6).

Par rapport au milieu de la droite traditionnelle, tant « bonapartiste » qu' « orléaniste » — selon la terminologie de René Rémond (7) —, dont le vide doctrinal est patent depuis des années, cette « Nouvelle Droite » s'est peu à peu imposée et donne désormais le ton. Le Figaro Magazine est son plus large organe de presse (8). Le mouvement est très organisé. Il y avait le « Club de l'Horloge », sa pépinière d'intellectuels (9) ; il y a, depuis 1981, les C.A.R., Comités d'Action Républicaine qui constituent sa structure d'action « sur le terrain » :

« regroupement spontané (sic) de comités au-

(5) Nous ne développons pas ici les thèses racistes de la Nouvelle Droite, présentes de façon insidieuse dans toutes ses publications, et notamment dans ses analyses « biologiques ». Cf. le livre paru sous le pseudonyme de J.P. Hébert, Race et intelligence, Copernic 1977. Les biologistes français ont démontré l'absurdité de ces thèses qui ont cependant un large impact, surtout aux Etats-Unis. Cf. par exemple les études de A. Jacquard et A. Langanay, La Recherche 85, janv. 78 ; 87, mars 78. Nous reviendrons sur cette grave question. C'est surtout cet aspect de « l'idéologie Nouvelle Droite », avec celui des mythes éthiques récupérés dans les mouvements régionalistes, normand et breton, qui a surtout retenu Y. Plasserand dans un récent article, « La Nouvelle Droite fait son chemin », Esprit, juillet 83, p. 51-67.

(6) Groupe de Recherche et d'Etude pour la Civilisation Européenne, fondé après mai 68 avec la revue « Nouvelle Ecole ». Le GRECE a tenu sa première réunion nationale à Nice sous le patronage de Jacques Médecin. Une bonne étude sur les origines de la « Nouvelle Droite » et ses premières ramifications a été publiée aux éditions GARAM en 1974 (Morituri, B.P. 202, 92205 Neuilly-sur-Seine Cédex). Le terme de « Nouvelle Droite » a été imposé dans la presse grand public vers 1979.

(7) Cf. R. Rémond, Les Droites en France, Aubier 1982.

(8) Le Figaro Magazine reste élargi à quelques représentants de la droite libérale, tel Jean d'Ormesson, dont l'éditorial hebdomadaire, d'inspiration plus paisible détonne avec les rubriques de Pauwels, Griotteray, Alain de Benoît, etc. Jean Cau, Michel Droit, Michel de Saint-Pierre, et quelques autres signatures prestigieuses de la droite tels Michel Poniatowski ou Alice Saunier-Seité — apportent aussi leur concours au Figaro Magazine. Il y a bien d'autres organes de presse qui relèvent de la « Nouvelle Droite » : Valeurs actuelles, Nouvelle Ecole, Contrepoint, Histoire Magazine, Troisième millénaire, etc, sans oublier de nombreuses revues régionalistes, notamment normandes, bretonnes et alsaciennes.

(9) Le Club de l'Horloge est présidé par Yvon Blot, directeur du cabinet de Bernard Pons, secrétaire général du R.P.R.

tonomes de citoyens, exaspérés par le socialisme et désireux de propager une autre vision de la vie collective : ils veulent être le fer de lance du renouveau politique français », selon la définition donnée par le Figaro Magazine du 5-6-82 (p. 114). Un responsable souligne : « Les idées dominantes, sociales démocrates, souligne Jean-Claude Apremont ont envahi la droite aussi bien que la gauche. Les critiquer est un acte de courage et d'imagination permettant de sortir du cercle infernal et étouffant de la scolastique moderne : celle de l'égalitarisme ».

Cette critique s'exerce sur tous les terrains, surtout sur ceux qui peuvent le mieux « accrocher » les gens dans leur insécurité. Ainsi en va-t-il du domaine de l'insécurité, et plus précisément des manuels scolaires. Des lettres sont adressées aux chefs d'établissement pour les mettre en garde contre « les livres scolaires imprégnés de marxisme » (10). Des articles à sensation expliquent dans le Figaro Magazine

« comment vos enfants deviennent marxistes à l'école » (par exemple : 9-10-82, p. 84-87). Sachant que c'est dans les écoles privées catholiques qu'ils seront les mieux entendus, les CAR ont développé leur offensive avec l'aide des APEL, association de parents d'élèves de l'école libre. Ce sont les APEL qui transmettent les consignes des CAR depuis juin dernier, et qui diffusent la liste des manuels « à déconseiller ou à proscrire » (11). Cette collaboration CAR-APEL montre bien la stratégie de la « Nouvelle Droite », et aide à comprendre la théologie du Figaro Magazine. La rencontre d'une théorie réactionnaire et d'organisations déjà constituées (parents d'élèves et aussi associations culturelles, écologistes, animation locale, cf. Figaro Magazine (5-6-82, p. 114) donne à ce mouvement une influence redoutable. Ce qui se passe déjà à l'égard des écoles privées risque de s'étendre à d'autres domaines du monde catholique (mouvements de jeunes (12), paroisses, associations diver-

(10) « Nous vous prions de bien vouloir indiquer aux professeurs qu'ils doivent les retirer de leur programme de travail et les remplacer par d'autres qui respectent la neutralité et la laïcité », précisent ces lettres. « Les socialistes au pouvoir, soutenus par les communistes et puisant leurs principes d'action dans la doctrine marxiste, mettent à profit le moyen privilégié qu'est l'école publique pour organiser la régression culturelle de la France de demain », écrit Bruno Mégret, ancien du Club de l'Horloge et président des CAR. Nous consacrerons un prochain article à cette question des manuels scolaires.

(11) Dans une circulaire datant du mois de mai, les CAR ont donc relevé une liste de 37 manuels, surtout d'économie et d'histoire, en faisant suivre chaque titre d'une lettre. A égale bon, B : à déconseiller, C : à proscrire. On découvre ainsi que la plupart des manuels édités par Nathan sont mauvais, ceux qui sortent de chez Hachette sont plutôt bons ! Certains journaux, comme « Le Quotidien de Paris », ont fait grand bruit autour de cette question des manuels scolaires au contenu dangereux et subversif. Tous ces regroupements sont-ils de simples coïncidences ?

(12) Les Scouts d'Europe (mouvement dissident du scoutisme français, non reconnu par la hiérarchie du fait de ses positions intégristes) ne sont-ils pas en voie d'être réhabilités ? Mgr Marcus, nouvel évêque de Nantes, ne considère-t-il pas déjà « la rencontre organisée le 2 février dernier à

ses) où bon nombre d'organisations idéologiques sclérosées dans un conservatisme théologique et une religiosité désuète peuvent croire trouver un nouveau souffle en apportant aux idées de la « Nouvelle Droite » leur appui logistique et leurs bases institutionnelles.

Pour l'Eglise, contre le Christ

L'offensive idéologique ainsi déclenchée par Louis Pauwels et ses amis, si elle parvenait à accrocher de larges milieux du monde croyant, serait particulièrement grave. Elle ranimerait en effet les vieux démons droitiers anti-évangéliques dont Pauwels fut lui-même un chantre particulièrement inspiré. Il suffit de relire quelques-uns de ses ouvrages antérieurs.

Dans son « Ce que je crois », il a dit son hostilité profonde au judéo-christianisme. « Je suis étranger au messianisme judéo-chrétien », affirme-t-il. Cette « peste mentale » est une « maladie cyclique de l'esprit » qui se manifeste sous diverses formes, et chaque fois pour notre malheur (p. 129-131). « **Je m'oppose au mesianisme, parce que, au fond, tout messianisme implique une conception triste de l'homme. Nous ne sommes rien : des fautifs, pour le chrétien, des machines, pour le matérialiste, mais quelqu'un ou quelque chose viendra : le Christ, la Révolution. Le Christ a échoué** » (p. 182).

Et Jésus-Christ n'a pas sa place dans la religion de Pauwels. « **J'évite de porter les yeux sur le Christ. Je fais ses images. Ce Christ-homme me gêne. Il me comprime. Il m'opprime. Il me rétrécit... Je vais à Dieu sans Jésus...**

Mais je crois aux symboles christiques. Je crois que ces symboles contiennent, en parts miraculeusement égales, des vérités humaines et métaphysiques » (p. 84-86). Et si Pauwels se fait le défenseur de l'Eglise, c'est parce qu'elle lui paraît être la gardienne d'un certain ordre.

Le retour du paganisme

« J'ai écrit Ce que je crois trop tôt, confesse Pauwels quatre ans plus tard. « Je suis un homme qui a mûri et un esprit en marche ». Et voici que paraît, chez Stock en 1978, Comment devient-on ce que l'on est ? Cette fois, les choses seront encore plus claires. Ce livre contient un manifeste ». (p. 130,203 et 8).

« **J'ai mis longtemps à comprendre que toutes mes démarches s'effectuaient à rebours de la mentalité judéo-chrétienne, et que j'avais été sans cesse en insurrection contre une culture occupée, que j'étais à la fois vieux Germain et vieux Romain, en deçà et au-delà de vingt siècles étrangers (...). Je ne sens pas mes racines dans les origines du christianisme. Le rond culturel du christianisme n'est pas le mien** » (p. 56 et 131).

Dans la vision dualiste de Pauwels, l'histoire des hommes est facile à résumer. « Il y a deux courants de la pensée et de l'expression. Un courant chrétien et un courant antique, un courant égalitaire et un courant aristocratique » (p. 78). Du côté aristocratique, sont les maîtres, de Marc-Aurèle à Nietzsche ou à Montherlant. « Le courant antique est aristocratique, c'est ce qui met la possession de

la cathédrale avec des jeunes venant de tous les mouvements chrétiens, des Scouts d'Europe à la JOC, comme un des événements les plus importants dans la vie du diocèse depuis mon arrivée » (Presse Océan, 14-4-83).

soi au-dessus de la solidarité, l'ordre intérieur au-dessus des sentiments » (p. 80). Le critère de cette échelle des valeurs, c'est « la réussite des meilleurs » (p. 145). Tel est, dans les batailles idéologiques et politiques de notre temps, « l'unique enjeu : rappeler à l'existence la mentalité aristocratique, ressusciter l'esprit de la vieille Europe » (p. 165). « L'Europe a besoin de traditions ancestrales réanimées, de volonté de puissance et d'intelligence froide. Elle a besoin d'énergie, de richesse et de force » (p. 195). Voilà pour le sens du combat.

Le venin de l'Évangile

Mais il n'est pas gagné d'avance. Il y a l'autre courant, qui n'a que trop longtemps duré, et qui gangrène encore l'Occident : « **Notre époque est judéo-chrétienne et féminine. Je ne suis pas judéo-chrétien. Je suis prométhéen. Le judéo-christianisme a introduit l'idée que tous les hommes sont égaux devant Dieu, étant tous ses fils. Tous ont une âme. Tous sont appelés. L'homme antique, à rebours, pensait que l'âme n'est pas donnée : elle s'acquiert par l'exercice des vertus. L'homme antique voyait juste** » (p. 50-51). Mais « aujourd'hui le judéo-christianisme des origines refait surface », sous la pire espèce qui soit, celle de l'Évangile. Héritier de l'Ancien Testament et de son « langage fanatique d'outre-monde » (p. 136), le messianisme haineux du Nouveau Testament a inspiré la plus pernicieuse des doctrines.

Pauwels désigne les premiers responsables : les Apôtres et leur prêche insensé auprès « des cardeurs, des errants, des immigrants, des pauvres, des rejetés ». Ces « propagandistes chevelus et barbus » ont à jamais semé le désordre. « La première pastorale est, pour tout civilisé, une absurdité et un scandale »

(p. 145). Saint Matthieu et saint Luc « ont prêché le temps le la vengeance. Ils annoncent, comme après eux les Pères de l'Église, l'imminence de la revanche et du grand soir qui mettra tout sens dessus dessous. L'épître de saint Jacques contient les ferments de la haine de classe », (142). Il y a pire : c'est l'Apocalypse. « Rien de plus destructeur et de plus féroce... Ce sinistre dégoût de chimères condamne l'intelligence, l'appropriation des biens de la terre... Mon cher Thiriot, écrit Voltaire, l'Apocalypse est une ordure » (p. 141-142).

Au total, « **la bonne nouvelle est l'émergence de deux idées dont il est facile de suivre la trace jusqu'à nos jours néo-chrétiens, où elles font une nouvelle floraison funeste. L'idée que tous les hommes sont égaux. Et l'idée que l'histoire a un sens. C'est par là que le judéo-christianisme primitif impliquait une révolution sociale. Et une révolution du sentiment du destin** » (p. 144). N'est-ce pas en germe, le marxisme d'aujourd'hui ? « Maintenant, considérez le présent. Qu'est-ce que le marxisme, dites-moi, sinon cette théodicée laïcisée (...), il réalise effectivement, et dans ce monde, le projet évangélique » (p. 165). « Je me suis expliqué très vite, conclut Pauwels, j'ai résumé le sentiment qui me portait du côté non-chrétien. Et même antichrétien » (p. 158).

Soutenir l'Église contre l'Évangile

Quant à l'Église, l'Église des catholiques que prétend défendre Pauwels, elle est menacée par les chrétiens ! « **Les derniers catholiques ne sont pas au bout des surprises que leur réservent les nouveaux premiers chrétiens... J'entends quantité de vieux croyants effarés, angoissés... Mais on ne leur a jamais dit qu'être**

bon catholique, c'est ne pas être chrétien originel... Et aujourd'hui, des ruines de l'Eglise s'échappe à gros bouillons le poison qu'elle contenait dans ses soubassements », sa « pernicieuse enfance » judéo-chrétienne (p. 132, 148, 154).

Pauwels nous livre enfin les clés de sa révélation. « **Aujourd'hui je vérifie qu'une thèse de Maurras était juste. C'était la grande vision. La mentalité judéo-chrétienne des débuts et le**

catholicisme sont fondamentalement antinomiques. Maurras soutenait l'Eglise, justement parce qu'il rejetait les fondements idéologiques du christianisme... J'ai découvert, avec un sentiment de révélation, la parole de Joseph de Maistre : «L'Evangile hors de l'Eglise est un poison » (p. 149 et 133).

En appeler à l'Eglise contre l'Evangile, ce n'est donc pas nouveau dans les milieux de droite. C'était, en effet, chez Maurras, un thème pri-

(13) Cf. par exemple le recueil de contes philosophiques de Ch. Maurras, « Le Chemin de Paradis », Paris 1920, et en particulier « Les Serviteurs » (p. 199-126). Dans un monde païen où une stricte hiérarchie assure l'harmonie entre « les âmes des hommes qui n'ont pas été tirées de la même origine », l'esprit évangélique — « le Christ hébreu » — apparaît comme un facteur de perversion. « Cette pitié dénaturée a dégradé l'Amour. Il s'est nommé la charité ; chacun s'est cru digne de lui. Les sots, les faibles, les infirmes ont reçu sa rosée. De nuit en nuit s'est étendue la semence de ce fléau. Elle conquiert la terre. Elle remplit les solitudes. En quelque contrée que ce soit, on ne peut marcher un seul jour sans rencontrer cet être au visage flétri, au geste médiocre, mû du simple désir de prolonger sa vie honteuse » (p. 215, 225). En 1913, dans « L'Action Française et la Religion Catholique », Maurras prend soin de rappeler que, loin de s'en prendre à l'Eglise, il n'en voulait qu'« au messianisme révolutionnaire d'un monde juif et protestant en voie de conquérir obscurément la France ». Selon Maurras, l'Evangile a fait se dresser les esclaves contre les maîtres et nos philanthropes chrétiens aujourd'hui vont jusqu'à « proposer d'augmenter le respect de la conscience individuelle et adjoindre l'Eglise catholique de devenir l'église de l'esprit, en rejetant les images, les croix, les scapulaires, les médailles, divines amulettes dont elle sait endormir çà et là quelque nerf inquiet ou enchanter une personne endolorie ».

On ne saurait mieux dire : une certaine institution ecclésiastique serait faite pour étouffer le ferment évangélique sous les fastes du catholicisme dit « populaire » ! C'est en ce sens que Maurras revendique « le beau titre de catholique ». « D'intelligentes destinées ont fait que les peuples policés du sud de l'Europe n'ont guère connu ces turbulentes écritures orientales qu'extraites, composées, expliquées par l'Eglise dans la merveille du Missel et de tout le Bréviaire. Je me tiens à ce coutumier, n'ayant rien de plus cher, après les images d'Athènes, que les pompes rigoureuses du Moyen-Age, la servitude de ses ordres religieux, ses chevaliers, ses belles confréries d'ouvriers et d'artistes si bien organisées contre les humeurs d'un chacun pour le salut du monde et le règne de la beauté. Ces deux biens sont en grand péril depuis trois ou quatre cents ans, et voici qu'on invoque au secours du désordre le bizarre Jésus romantique et saint-simonien de mil huit cent quarante. Je connais peu ce personnage et je ne l'aime pas. Je ne connais d'autre Jésus que celui de notre tradition catholique » (p. LXXIX-LXXXVIII).

vilégié (13). Le Figaro Magazine reprend la chanson, mais sans citer Maurras, l'ombre de l'Action Française pouvant effaroucher nombre de conservateurs qui se disent tous républicains. Ce qui est nouveau, par contre, c'est le nouvel habillage de ce vieux thème, qui se présente désormais comme plus chrétien que le christianisme !

La « Nouvelle Droite », en général fidèle à la tradition néo-nazie et néo-germaniste qui l'inspire, condamne l'influence judéo-chrétienne coupable d'avoir introduit en Occident « des germes de mentalité orientale », Nouvelle Ecole, n° 1 p. 11 (14). Un type de pensée d'origine sémite aurait pu contaminer le monde gréco-romain il y a deux mille ans, dispensant un esprit d'égalitarisme pernicieux. Pour contrer ce courant égalitaire, qui inspira la Révolution française de 1789 et le mouvement démocratico-marxiste, il faut, selon ces penseurs, en revenir au paganisme néo-druidique, aux racismes du vieil Occident des solstices et des arbres de Mai (15), à ce substrat populaire celtique qui porte en lui le sens de la hiérarchie et de l'élite.

Un certain christianisme populaire tourne le dos à Vatican II

Par d'autres voies, toute une évolution du catholicisme officiel ne risque-t-elle pas d'aller dans ce sens ? Les voyages pontificaux et la publicité qui en est faite accentuent la folklorisation de la foi. En France et ailleurs, ces voyages privilégient les lieux d'apparitions, c'est-à-dire les sanctuaires qui favorisent les manifestations de religiosité n'ayant pas grand-chose à voir avec les grands moments du dynamisme évangélique. Les démonstrations pontificales peuvent nous faire oublier que l'histoire du christianisme en France ne se réduit tout de même pas à ces grottes bénies par un certain catholicisme en quête de restauration au temps du Second Empire ! Et la claque bruyante des jeunes étudiants de l'Université d'Assas ou des scouts d'Europe — la jeunesse de l'Eglise — lors du pèlerinage de Lourdes, le 15 août, ne saurait faire illusion. Mais on parle, à l'occasion de ces rassemblements, de « christianisme populaire », comme si la résurgence de formes archaïques de religiosité — par exemple la dévotion aux vierges mères — pouvait être assimilée au temps de

(14) Nouvelle Ecole, revue « grand public cultivé », créée en 1973 et dirigée par Alain de Benoît, alias Fabrice Laroche.

(15) Cf. les positions de A. de Benoît dans le Figaro Magazine (notamment 27-6-79) et ses ouvrages Vu de droite, Fête Noël (éd. Atlas, 1982). Cf. aussi Maïastra, Renaissance de l'Occident, Plon 1979, et John Legonna, « Plaidoyer pour la barbarie », Nouvelle Ecole, n° 17. Ce retour au paganisme du vieil Occident celtique et germanique s'exprime dans un européanisme militant. « L'Europe — plus précisément la culture européenne en tant qu'héritage porteur d'un devenir, d'un destin impérial — est pour nous un mythe fondateur, capable de mobiliser, dans une perspective historique, les jeunes générations des peuples européens », P. Vial, Eléments, organe interne du GRECE, oct.-nov. 1982 : « La Nouvelle Droite devant l'Histoire ».

la chrétienté, c'est-à-dire aux périodes où le christianisme servait bien de cadre d'interprétation de croyances traditionnelles, mais aimait aussi les forces créatrices de la culture dans toutes ses dimensions (16).

L'appareil clérical, qui n'a jamais résolu les interrogations posées par Loisy et la crise moderniste (17) semble désarmé face au déclin du catholicisme dans notre pays. L'audace du nécessaire « aggiornamento », souhaité par les plus lucides des théologiens et des pasteurs et amorcé par Jean XXIII il y a vingt ans, n'est plus de mise. Konrad Raiser, secrétaire général adjoint du Conseil Œcuménique des Eglises, écrivait récemment (Lumière et Vie n° 162, p. 82) : Quatre ans après l'élection de Jean-Paul II, on constate que sa présence sur le trône papal a mis un point final à la période de Vatican II. Certes, depuis son premier discours public, il n'a cessé d'affirmer régulièrement sa fidélité aux décisions du Concile, s'engageant à mettre pleinement en pratique tous ses décrets et toutes ses directives... Mais la période de Vatican II avec ses réformes, ses expériences, ses nouvelles explorations, le regard critique porté sur soi-même s'est achevée. Une page a été tournée ; les enseignements de l'iden-

tité contemporaine de l'Eglise, ceux qui font autorité. Désormais partie intégrante de sa tradition définitive, ils ne sont plus le point de départ d'un processus permanent de renouveau.

Dans cette période de gel catholique, pour nombre de croyants en quête d'une libre expression de leur vie de foi, grande est la tentation de se réfugier (17), dans un spiritualisme plus ou moins sentimental, bien en-deçà de la théologie chrétienne et de l'effort de rationalité qui a toujours accompagné l'intelligence de la foi (18). Cette orientation de larges couches croyantes, qui aboutit à un conservatisme pratique et théorique est, pour la « Nouvelle Droite », l'occasion d'une convergence avec ses propres objectifs idéologiques et politiques.

Certaines forces dans l'Eglise d'aujourd'hui seraient-elles éloignées de l'inspiration évangélique de fraternité au point que Pauwels et les siens puissent espérer jouer dans cette Eglise, les bons apôtres ? La question, en tous cas, sera de savoir avec quelle complaisance l'offensive cléricale de la « Nouvelle Droite » sera entendue, voire encouragée. Cela devrait nous aider à voir où vont les églises de Rome et de Paris.

(16) A propos du débat ouvert sur la question de la religion populaire, cf. R. Pannet, Le Catholicisme populaire, Le Centurion, 1974 et l'ouvrage collectif Le Christianisme populaire, Le Centurion, 1976, notamment l'avant-propos de B. Plongeron, p. 5-22, ainsi que l'analyse de L. de Vaucelles évoquant « La dérive d'un christianisme populaire coupé de ses sources originelles et privé des régulations indispensables à sa cohérence » (p. 256).

(17) Cf. tous les travaux d'Emile Poulat sur le sujet.

(18) Je n'explicité pas ce point essentiel de la spécificité chrétienne que j'ai plusieurs fois développé dans Cultures et Foi (notamment n° 43, « Un tournant décisif », 1975, p. 27-43 ; n° 57, « Pour une catéchèse informative », 1977, p. 23-26 ; n° 58, « La Bible au service de l'apartheid », 1977, p. 13-19 ; n° 61, « Voyages en idéologies », 1978, p. 32-37 ; n° 85, « Histoire et foi chrétienne », 1982, p. 24-27 ; n° 87, « Pour une intelligence de l'engagement », 1982, p. 12-13).

*A l'occasion de Noël 83,
la revue " Cultures et Foi "*
lance un appel pour un monde de justice et de paix.

Dans cet appel, des chrétiens invitent à

- démasquer les calomnies et les pratiques provocatrices de la droite,*
- refuser la propagande alarmiste,*
- résister à la vague de l'antisocialisme et de l'anticommunisme,*
- refuser les slogans et préjugés racistes,*
- œuvrer pour la paix.*

*Les lecteurs intéressés par cette initiative
peuvent prendre contact avec " Cultures et Foi "*

5, rue Sainte-Hélène, 69002 Lyon

Téléphone : (7) 842.72.46

Droit à la différence et voies de l'harmonie

Mohamed Talbi *

O hommes !

*Nous vous avons tous créés, sans distinction, d'un mâle et d'une femelle ;
et Nous avons fait de vous des nations et des tribus
pour faire [fraternellement] connaissance.*

*Aux yeux de Dieu, le plus noble parmi vous est le plus vertueux.
Dieu est omniscient et possède l'intelligence de toute chose
(Coran 49,13).*

* Mohamed Talbi, né à Tunis en 1921, agrégé d'Arabe, Docteur Sciences-Lettres, historien spécialiste de l'histoire musulmane médiévale, apporte son concours au dialogue islamo-chrétien. Cet article a été publié dans la revue romaine ISLAMOCRISTIANA.

L'historien ne peut pas ne pas constater que nous avons quitté l'ère des civilisations. Nous n'avons peut-être pas encore débouché sur celle de la Civilisation, mais le virage est définitivement pris, et le point de non-retour déjà dépassé. Il n'y aura plus jamais de civilisations que l'analyse de l'historien puisse isoler et enserrer dans les limites d'une épithète qui en définit les contours géographiques ou ethniques. Dans le passé, même les fécondations extérieures contribuaient à modeler et à renforcer les spécificités internes. Aujourd'hui les barrières sautent, et dans l'avenir qui se fait sous nos yeux, les ventilations opérées à tous les niveaux par des moyens de communication, de brassage, voire de nivelage sans précédent — moyens qui n'ont pas fini de diversifier et d'étendre leur empire et qui sont bien loin d'avoir dit leur dernier mot — joueront irrésistiblement, qu'on le veuille ou non, en faveur d'une fusion de plus en plus poussée à l'échelle d'une planète déjà trop étroite pour nos ambitions et nos rêves. Un jour, pas trop lointain probablement, les traits qui définissaient les physionomies des civilisations particulières ne seront plus guère, dans le monde de demain, que des couleurs locales, ou un folklore provincial, amoureusement et nostalgiquement entretenus. Dans ce contexte, le croyant ne doit-il pas réfléchir, avec des données nouvelles, sur le sens, le contenu et la fonction de la notion de communauté, notion qui occupe dans toutes les formes de foi, et particulièrement en Islam, une place centrale ?

Mais d'abord, qu'est-ce qu'une communauté ? Dans le sens le plus large du terme, il y a communauté chaque fois qu'il y a un groupe de gens ayant quelque chose en commun et en ayant conscience : des intérêts physiques ou moraux, des biens temporels ou spirituels, des buts concrets ou abstraits à atteindre. C'est dire qu'il existe une multitude de communautés politiques, économiques, sociales, religieuses, professionnelles, familiales, et tant d'autres encore. Certes, toutes ces communautés ne s'imbriquent pas dans notre monde humain avec la belle harmonie des cristaux du règne minéral. N'empêche que nous appartenons tous à plusieurs communautés, et que nous nous efforçons de vivre en harmonie avec toutes. Or, cette harmonie ne peut se réaliser que s'il n'y a pas de conflit majeur et irréductible entre les diverses liaisons, ou loyautés, qui nous structurent dans nos divers milieux. Il ne peut y avoir harmonie si nous ne parvenons pas à concilier l'ouverture et l'engagement : l'ouverture qui nous laisse toujours disponibles et accessibles ; et l'engagement qui fixe nos racines dans le milieu d'où nous tirons notre sève de vie.

Cela était encore relativement aisé à l'époque des civilisations closes, les civilisations d'exclusion. Chaque civilisation constituait en effet un système cohérent et spécifique, une superstructure se suffisant pratiquement à elle-même, où les emprunts n'étaient définitivement intégrés qu'une fois remodelés selon les

exigences internes de la matrice réceptrice. Avec le passage à l'ère de la civilisation planétaire, les problèmes se trouvent posés sur une échelle d'une amplitude et d'une complexité sans commune mesure avec toute l'expérience du passé. Il ne s'agit plus pour l'homme d'aujourd'hui d'harmoniser ses loyautés à l'intérieur d'une culture confortablement balisée par les générations précédentes dont il est à la fois le produit et l'héritier. Il n'a plus ce confort. A mesure que le temps passe, avec l'accélération vertigineuse qui caractérise le mouvement qui nous emporte, il lui faut apprendre en toute conscience, et quelquefois seul, à structurer lui-même ses diverses fidélités à l'échelle universelle.

La communauté de foi fut au Moyen Age la structure limite, sécurisante et englobante, structure dont les différentes communautés restreintes devaient, vaille que vaille, de gré ou de force, épouser les contours pour pouvoir y trouver place et avoir droit de cité. Aujourd'hui il y a une supra-communauté, d'une nouvelle nature, qui poursuit sous nos yeux l'extension de ses filets à l'échelle terrestre, et les grandes communautés de foi, qui furent jadis si englobantes, si anguleuses, et si exclusives, doivent bien à leur tour polir leurs angles, pour y trouver leur place et leur fonction dans une nouvelle harmonie à définir et à assumer en pleine conscience, pour éviter des refoulements et des saignements internes lourds de conséquence. Il faut que les religions se rendent à l'évidence : leurs empires réciproques, aux limites si longtemps figées, s'écroulent de l'intérieur et de l'extérieur. Le mouvement a remplacé l'immobilité ; les frontières bougent, quelque chose de nouveau est en gestation ; et dans le plan de Dieu cela ne peut pas être, en définitive, un mal. Il nous faut donc sortir de nos catégories sécurisantes et accepter le mouvement ; chaque foi doit s'interroger, en fonction des données nouvelles, sur sa place et sa mission dans le nouvel ordre universel, et explorer dans sa Tradition les facteurs de ressourcement.

L'Islam, on le sait, est une *umma*, une communauté. L'œil le moins averti, jusqu'à nos jours, sait encore en distinguer les traits. Un examen plus attentif nous révèle cependant un visage déjà bien tourmenté. La *umma* fut jadis fortement inscrite dans la géographie. La *Dâr al-Islâm*, la Maison de l'Islam, était une réalité évidente et concrète, avec pignon bien visible sur rue. Qu'en est-il aujourd'hui ? L'Islam a perdu son incarnation : le calife. En 1923, les Jeunes Turcs avaient enterré, en sa personne, l'homme malade, et avaient troqué contre le fez le chapeau. Appartenant au Tiers Monde, c'est-à-dire au cercle de la faim, les musulmans avaient dû par ailleurs quitter en grand nombre leur Maison, qui, entre temps, avait subi le viol du colonialisme, et qui ne pouvait plus les nourrir. Ils sont aujourd'hui par millions en stage chez les autres, des « hôtes » encombrants désirés pour leurs services et marginalisés par leur différence. Combien de temps durera leur stage ? Qu'en sortira-t-il ? On ne sait pas. Mais un

fait est certain : les frontières terrestres de la *umma* sont plus brouillées que jamais.

Ces frontières sont d'autant plus brouillées que la *umma* se désintègre lentement aussi de l'intérieur. Si l'« Islam-Culture » — ancre d'enracinement dans l'authenticité — est toujours vigoureux et largement revendiqué, l'« Islam-conviction », foi vivante, engagement et certitude métaphysique ainsi qu'observance cultuelle, est, lui, en pleine crise et en butte à l'effritement, soit par ignorance, au bas de l'échelle, soit par indifférence ou révolte ouverte au sommet. Et l'on cultive à loisir, par tous les moyens, la confusion entre l'« Islam-culture » et l'« Islam-conviction ». Or si l'« Islam-conviction » suppose l'« Islam-culture », l'inverse n'est nullement vrai. Il faut donc clarifier les concepts, et dénoncer la confusion, entretenue quelquefois même par de brillants sociologues ou historiens qui ne se rendent peut-être pas très bien compte que, ce faisant, ils se font objectivement et involontairement complices de certaines manipulations. Le concept *umma*, en raison des résonances qu'il garde, est en effet manipulé pour toutes sortes de fins. Le meilleur exemple et le plus récent est celui du Liban. En dépit du confusionnisme du vocabulaire employé, ni le Christianisme ni l'Islam, en tant que convictions et communautés de foi vivante, ne furent vraiment responsables du drame.

Le terme *umma*, dans le vocabulaire moderne, est d'ailleurs en train de se charger d'un contenu nouveau. Sans perdre tout à fait ses anciennes connotations spirituelles, il prend de plus en plus le sens de nation, et quelquefois celui de peuple. Ainsi, au risque d'enfoncer des portes ouvertes pour certains, il convient de bien préciser en particulier que la *umma arabiyya* qui défraye tant la chronique de nos jours n'est pas une entité spirituelle. C'est une nation, groupant plusieurs communautés religieuses ou laïques, qui cherche à émerger dans des structures politiques unitaires adéquates, structures qui restent jusque là introuvables ou irréalisables, malgré plusieurs tentatives qui se sont toutes soldées par des échecs. Et comme pour bien souligner l'insécabilité de cette nation arabe, qui n'arrive pourtant pas à émerger de ses contradictions, le terme *umma* lui est en quelque sorte réservé. Il n'est guère employé — ou rarement — pour désigner ses éléments constitutifs cloisonnés dans des états jalousement indépendants et quelquefois hostiles. Dans ce cas on lui préfère, en arabe du moins, le mot *sa'b* (= peuple). Mais dès qu'on utilise une langue étrangère, on hésite moins à recourir crûment au terme *nation*. Alors ? L'ambiguïté du langage, ou des langages destinés à des publics différents, traduit bien certaines hésitations ou certaines confusions plus ou moins volontairement entretenues. Des confusions qui sont comme un *no man's land* d'où on observe et on attend. Ainsi le

contenu du concept *umma* a beaucoup évolué, et n'a pas encore fini de se décanter. Son analyse mériterait une étude spéciale basée en particulier sur le dépouillement de la presse et des discours des hommes politiques, à côté de la littérature religieuse. Retenons que, dans le vocabulaire moderne, il ne désigne plus exclusivement la *Umma* idéale, la communauté musulmane sans frontières, qui n'a d'autre pivot que la Parole de Dieu concrétisée dans le *Coran* et éternellement vivante parmi nous.

Ainsi la *Umma*, dans le sens absolu et originel du terme, est soumise à l'érosion à tous les niveaux. Au fil de l'histoire, la *Dâr al-Islâm* avait perdu son sens. Un fait est aujourd'hui certain et irréversible : les frontières de la *Umma* ne passent plus sur terre. Elles sont désormais exclusivement dans les cœurs qui prient, que ces cœurs soient en Suède, en Chine, au Caire ou ailleurs. L'allemand ou le malais peuvent en faire partie ; le tunisien ou l'égyptien peuvent en être exclus par leur choix libre et conscient.

Indiscutablement, le visage de la *Umma* a beaucoup changé. Est-ce un mal ? La *Dâr al-Islâm* était devenue peut-être un ghetto étouffant et un obstacle. La *Umma* n'y tenait plus. Elle a besoin de s'articuler selon des données nouvelles et de se redéfinir sur un autre plan, un plan qui ne peut plus coller à la géographie. Aussi faut-il désormais veiller avec soin à distinguer la *Umma* communauté de fois de la communauté politique. Il faut faire cette distinction avec d'autant plus de soin que ces deux communautés s'étaient longtemps superposées, et sont encore aujourd'hui la source d'engluantes illusions ou confusions. Or, malgré le mirage de certaines constitutions, l'Islam n'est pas une nation, et il n'y a plus de nation dont les citoyens soient tous musulmans. Cela ne signifie pas que l'Islam, en tant que communauté, doit renoncer à jouer son rôle dans la cité. Mais ce rôle doit être constamment imaginé, inventé, et adapté aux données et aux besoins du moment. Faute d'avoir réalisé pleinement cet impératif, l'Islam a été trop souvent manipulé, figé, ou marginalisé. Pour éviter ces écueils, il faut pouvoir concilier distance, spécificité et engagement ; cela n'est pas toujours aisé, mais il n'y a pas d'autre choix possible qui respecte les différences sans obstruer les voies de l'harmonie. Comme nous l'avons souligné, l'« Islam-conviction » n'est pas une nation ; mais il est engagé dans la nation. Il est une communauté de foi, c'est-à-dire de cœur, dans une communauté géo-politique. Le musulman conscient est ainsi appelé à concilier sa loyauté envers sa foi avec ses multiples autres loyautés à l'échelle nationale, voire universelle, c'est-à-dire dans un monde très complexe et très diversifié, où coexistent en particulier d'autres communautés de foi, avec ou sans Dieu, avec lesquelles, comme nous le verrons, des ajustements sont aussi nécessaires.

Voilà clarifié ce que la communauté musulmane n'est pas, n'est plus, ou ne peut être. Il nous faut maintenant, avant d'aller plus loin, dire ce qu'elle est fondamentalement, ou ce qu'elle est en passe de devenir. Nous avons déjà dit que ses frontières passent désormais exclusivement dans les cœurs habités par l'Islam. Mais qu'est-ce l'Islam ? L'Islam fut, est, et demeurera, tant que son esprit ne sera pas trahi, *Din^{un} wa-Dunyâ*, Ciel et Terre. Ce fait doit être bien souligné. L'Islam est résolument de ce monde. Mais il n'est pas que de ce monde ; il est aussi et surtout une voie vers un autre monde, et, selon un aphorisme bien connu, la Terre en définitive n'est que la Monture de l'Au-delà. Un *hadîth* dit : *Prenez soin du marché terrestre, car ce marché est aussi celui de l'Au-delà* (1). Il s'ensuit, que, si nous ne prenons pas soin de ce qui assure notre vie, nous compromettons notre survie. Cela n'implique évidemment pas, contrairement à ce que certains avaient longtemps cru et écrit, que le musulman est incapable de distinguer la croûte terrestre de la voûte céleste et vit dans un hallucinant confusionnisme mental. Il n'y a pas confusion de temporel et du spirituel : il y a plutôt deux faces, distinctes mais intimement unies, d'une même réalité. César n'est pas au-dessus de Dieu, et ne dispose d'aucun domaine privé dont il est l'unique seigneur indépendant. Dans l'optique du croyant, il est, comme toutes les créatures, soumis à Dieu et à sa Loi.

L'Islam est foncièrement insécable. Il organise à la fois l'équilibre individuel et Communautaire. Sa *sari'a* organise la cité et balise la voie du Salut. Il est *'ibâdât* et *mu'âmalât*, service de Dieu et relations humaines. Les principes sont ainsi simples et clairs. Mais, comme toujours, les difficultés et les malentendus commencent lorsqu'on passe sur le terrain pratique. On a voulu jadis légiférer pour une cité exclusivement musulmane. Il appartient à l'histoire d'évaluer les efforts consentis et les résultats obtenus. Ici, pensons plutôt au présent et à l'avenir. Que l'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, malgré des anachronismes et des survivances qui auront peut-être la vie longue, il n'est plus possible pour aucune communauté — à moins qu'elle ne se marginalise et ne navigue à l'opposé du sens de l'histoire — de s'isoler à l'intérieur de son propre système. L'isolement est aujourd'hui suicide. La communauté musulmane doit donc s'efforcer désormais à édifier, non seulement son univers propre, mais aussi l'univers commun le plus juste possible. Un univers fatalement pluraliste, donc à construire avec les autres. Est-ce contraire à l'esprit de l'Islam ? Nullement. L'Islam est certes globalité insécable, mais il est aussi ouvert. Il accepte et respecte la diversité. Le plus illustre précédent est à chercher dans la Constitution

(1) Voir Wensinck ..., *Concordance et Indices de la Tradition musulmane*, Leyde 1936..., II, 152.

de Médine promulguée par le Prophète en personne. Cette Constitution (2) associe, dans un parfait esprit d'harmonie, juifs et musulmans. Elle fonde en doctrine et en fait le droit de l'autre, inscrit dans la constitution, à la différence, et ménage les voies de l'harmonie. Son avortement final est un accident de l'histoire, mais le principe demeure et le sens est indiqué.

Vivre en une communauté de communautés, respecter et harmoniser les diversités, c'est donc renouer avec l'esprit de l'Islam le plus pur. Durant la période classique, la *Dâr al-Islâm*, si elle fut essentiellement la Maison de la Communauté Musulmane, sut aussi s'ouvrir aux hôtes. En fait, elle fut une mosaïque de communautés jouissant toutes d'un statut légal leur garantissant les libertés fondamentales de culte, de juridiction et d'association, sous la direction de chefs choisis parmi leur membres. Mieux, elle sut être à l'occasion une terre de refuge et d'asile pour opprimés. Et s'il y eut des taches d'ombre, c'est justement lorsque la générosité des principes fut violée.

Et nous voilà tous aujourd'hui également confrontés avec les espoirs et les menaces de l'ère de la civilisation, une civilisation non à l'échelle d'une quelconque Maison — de l'Islam ou autre — mais à celle de la Planète : une civilisation technologique qui se développe irrésistiblement à la mesure de l'univers. L'ère nouvelle sera-t-elle celle d'une communauté de communautés ou celle du laminoir, celle de l'épanouissement de la personnalité ou du robot standard ? Les différences entre les groupes et les individus sont-elles condamnées à disparaître au profit d'une gigantesque termitière ? Réussirons-nous plutôt à respecter et à harmoniser les différences ? C'est à l'homme d'aujourd'hui et de demain de choisir. L'avenir est encore ouvert. A nous d'enclencher le meilleur aiguillage. Dans un monde où nous sommes tous menacés, individus et communautés, d'être cylindrés par le lourd rouleau compresseur de la niveleuse du totalitarisme, quel que soit son contenu idéologique, l'Islam doit plus que jamais, avec tous ceux qui partagent avec lui son idéal, défendre le droit à la différence si profondément inscrit dans son histoire, dans sa tradition, et dans le dépôt sacré qu'il avait reçu de Dieu.

Dans le monde d'aujourd'hui — et encore plus dans celui de demain — la communauté musulmane ne peut plus certes couler sa spécificité et la préserver dans le moule géographique. Il lui faut y renoncer. Est-ce à dire qu'elle n'a plus devant elle d'autres perspectives que celles de la dislocation, de l'émiettement et de la dissolution en définitive dans un ensemble de plus en plus vaste

(2) Sur cette constitution voir M. Talbi, *Muhammad bâni umma, dustâr al-Madina*, dans *al-Hidâya*, Avril 1975, fasc. 3, pp. 20-26 ; et M. Hamidullah, *Le Prophète de l'Islam*, I, 124, et 135, ainsi que les références qu'il donne.

et uniforme ? La menace est certes réelle, et elle pèse du reste sur toutes les communautés. Mais, s'il ne faut pas la minimiser, il ne faut pas non plus l'accepter comme une fatalité inéluctable. La meilleure façon de la conjurer consiste d'ailleurs à en prendre d'abord clairement conscience. Il faut ensuite que toutes les communautés redéfinissent, dans la vigilance et la clarté, la nature de leurs liens internes, afin de sauver leurs identités réciproques, sans pour autant obstruer les voies d'une certaine harmonie respectueuse de la liberté de l'être intime de chaque individu et de chaque groupe. Pour éviter les excès opposés, ceux du nivellement par écrasement comme ceux de la vaine navigation à contre courant de l'histoire, navigation qui ne peut stopper la marche vers l'unité de l'ère de la civilisation planétaire, nous n'avons en somme d'autre choix que celui de construire, en toute conscience et en accord avec nos doctrines respectives, notre communauté des communautés.

Dans le détail, les solutions ne peuvent être que ponctuelles. Mais certains principes directeurs peuvent être dégagés. Nous avons dit que la communauté musulmane est Ciel et Terre, entité spirituelle et organisation terrestre. Entité spirituelle, cette communauté prend conscience d'elle-même cinq fois par jour lorsque les musulmans, tous face à la Mecque, entrent dans l'espace divin par le rituel de la *salât*. Il convient de souligner à ce propos que le musulman ne prie pas seulement pour soi, mais aussi pour la communauté. Dans la *Fâtiha*, qui ouvre chaque moment de la prière, il ne dit pas *Je* mais *Nous*. Louant Dieu, le *Seigneur des Univers, Clément et Miséricordieux, et Roi de l'Heure*, il dit : *C'est Toi que Nous adorons et c'est de Toi que Nous implorons le secours ; guide-Nous dans la voie droite, la voie de ceux que Tu as comblés de Tes bienfaits, non ceux qui ont mérité ton courroux, ni des égarés* (Coran 1, 1-7). Ne serait-ce que pendant un fugitif instant, dont l'intensité peut varier à l'infini, la communauté prend ainsi conscience de la globalité de son destin et de la solidarité de ses membres. Cette solidarité est aussi renforcée et concrétisée par le côté à côté physique des mosquées, les dures purifications du jeûne, la célébration des fêtes religieuses, et tant d'autres manifestations communautaires.

C'est en tant que corps terrestre que la communauté musulmane a le plus de mal à s'adapter aux nouvelles données de notre civilisation planétaire. Elle fut trop liée aux divers régimes au cours de toute son histoire — ou manipulée par eux — pour pouvoir prendre aujourd'hui aisément ses distances. Pour clarifier le problème, il faut distinguer soigneusement deux plans : celui de l'idéal et des principes, et celui de l'engagement et de l'action.

Le premier plan est clair. La communauté musulmane a un idéal et une mission sur terre. Elle doit essentiellement préserver et transmettre la Parole de Dieu, le dépôt (*amâna*) le plus précieux qu'elle a reçu. Cette Parole est univer-

selle ; elle s'adresse à tous les hommes (Coran 7, 158). Tous les hommes sont donc conviés à la limite à constituer une seule et même communauté de frères « aimant Dieu de tout leur cœur et s'aimant entre eux en Dieu » (3). Mais Dieu, dans son infinie et impénétrable sagesse, n'a pas voulu — tel est le mystère, le drame ou le scandale de la condition humaine — que cette communauté de fraternité et d'amour se constitue d'emblée et sans effort. Elle doit se mériter (Coran 5, 48 ; 11, 118 ; 16, 93). Dans cette économie du plan de Dieu, le rôle de la communauté musulmane, telle qu'elle doit être pour mériter et assumer pleinement la mission qui lui est confiée, consiste à éviter les extrêmes et à témoigner. On lit dans le Coran (2, 143) : *Nous avons fait de vous une communauté du juste milieu, afin que vous témoigniez pour tous les hommes et que l'Apôtre témoigne pour vous.* Le Coran insiste aussi sur le devoir global pour la communauté d'œuvrer pour le Bien et de lutter contre le Mal (Coran 2, 104 et 110). Le musulman ne peut pas être indifférent vis-à-vis de ce qui l'entoure. Tout cela est simple et clair.

Mais il n'est pas moins clair non plus que l'avènement de l'Islam, pas plus que celui des religions précédentes, n'avait pu résoudre tous les problèmes. C'est une lapalissade que de le rappeler. Si le chemin était tracé, il restait en effet à le parcourir, et cela ne pouvait aller sans chute ni dommage. Il y en avait eu, et il y en aura encore. Seulement il y en aura sûrement moins, si nous savons tirer les leçons de l'histoire et mieux percevoir la lumière de Dieu.

Mais comment justement tirer ces leçons et percevoir cette lumière ? Le plan de l'action n'a pas la netteté de celui des principes. L'action est toujours trouble dans ses démarches, et ses résultats sont incertains. Les fruits ne correspondent pas toujours à l'intention. Il serait vain de citer toutes les idéologies ou utopies généreuses qui avaient asservi l'homme au lieu de le libérer, et avaient fait son malheur en voulant son bonheur. Depuis que l'humanité existe, aucun bain de sang n'a jamais manqué de justification. On trouve toujours de bonnes raisons pour défendre toutes les causes, toutes les révoltes, toutes les tyrannies et toutes les inquisitions. Et très souvent on se trompe en toute sincérité et bonne foi. L'histoire est une école d'humilité. Elle nous enseigne que nous avançons dans la nuit, et nos phares ne portent jamais assez loin. Telle est notre condition humaine. Il faut dès lors une bonne dose de naïveté, de légèreté ou d'inconséquence, pour se prévaloir d'une quelconque infaillibilité politique. Or, la foi se situe au niveau des principes et de l'absolu. Il ne faut jamais l'engager en tant que foi, *en elle-même*, dans le relatif. La Foi ne doit servir de support à aucun régime, qu'il soit de gauche ou de droite. Car les régimes qui jalonnent notre marche, c'est-à-dire nos progrès et nos chutes, passent, et la foi reste.

(3) Ibn Hisâm, *Sira*, II, 348. Prône du Prophète à son entrée à Médine.

Elle reste car elle est l'étoile qui nous évite de perdre le nord dans les pires tempêtes, elle est l'astre qui nous guide et dont la lumière illumine nos cœurs et nous conserve l'espoir dans les inévitables moments de détresse, lorsque tout autour de nous cède et chavire. Aussi, nous faut-il éviter avec soin que les éclaboussures de l'engagement ne salissent son flambeau et n'obscurcissent sa lumière.

Est-ce à dire que le croyant, lorsqu'il pénètre dans l'arène politique, doit d'abord laisser sa foi au vestiaire ? Le musulman, qui ne concède à César aucun domaine réservé, pour qui la communauté est aussi corps terrestre, ne peut le faire. Alors quelle solution ? Nous avons dit pourquoi la « communauté-état » n'a pas réussi, n'est plus, et ne peut plus être. Dans notre univers pluraliste, il faut désormais travailler résolument avec les autres. Plusieurs communautés politiques s'offrent au croyant, à l'intérieur et à l'extérieur des frontières nationales. Des communautés groupant des hommes de divers horizons idéologiques, spirituels, sociaux, économiques, professionnels et autres autour d'un programme, d'un but immédiat à atteindre. Sans trahir son appartenance à sa communauté de foi, le musulman peut appartenir à la communauté politique de son choix qui lui paraît la plus susceptible de concrétiser ses idéaux. Il lui appartient de choisir avec discernement, mais en toute liberté. Il peut, il doit même s'engager avec sa foi, mais sans jamais engager sa foi. Le tout est affaire d'*igtiḥād*, d'appréciation personnelle. Cet *igtiḥād*, cet effort personnel d'appréciation, même en cas d'erreur — nous avons déjà souligné qu'il n'y a pas d'infailibilité politique — s'il a pour fondement une bonne information préalable, la bonne foi et la sincérité, mérite, toujours, salaire, conformément à un principe bien établi de la doctrine musulmane. En agissant ainsi, le musulman ne fait donc que s'appuyer sur l'un des piliers les plus solides de sa tradition. En lui sa communauté de foi se trouve en contact avec d'autres communautés. Cela introduit la souplesse, évite les cassures monolithiques et favorise le dialogue. En s'engageant à côté des autres, il reste ouvert et reçoit autant qu'il donne. La cité terrestre n'a qu'à gagner à cet échange, cité que Dieu s'est engagé à confier à ceux qui savent le mieux et le plus utilement gérer (Coran 21, 105). Telle est la voie de l'harmonie, de l'évolution sans conflit majeur, que nous tenons pour meilleure et plus économique — sauf rares exceptions — que celle des affrontements destructeurs et de la révolution.

Voilà donc le croyant — avec par moments d'inévitables tensions certes, mais sans porter fondamentalement préjudice à aucune de ses loyautés essentielles — engagé dans plusieurs communautés. Parmi ces communautés, il en est une qui mérite une mention spéciale : celle des *Gens du Livre*. On parle souvent de tradition judéo-chrétienne, mais on sait rarement, lorsqu'on n'est pas spécialiste,

que cette tradition continue dans l'islam. Pour les musulmans, l'islam est l'aboutissement et le parachèvement de cette tradition ; il est le sceau final des messages adressés par Dieu aux hommes. Le musulman est donc tenu de croire à toutes les Ecritures et à tous les Prophètes. Le Coran est clair à ce sujet : *Le Messager croit à ce qui lui a été révélé par le Seigneur. De même les croyants. Tous croient en Dieu, à Ses Anges, en Ses Messagers, [et proclament] : Nous ne faisons aucune différence entre Ses Messagers. Ils disent : Nous avons bien entendu et nous obéissons. Votre pardon, Seigneur ! Et c'est vers Toi le devenir* (2, 295). Ainsi, tous ceux qui ont ouvert leur cœur à la Parole de Dieu, qui ont fait foi aux Messagers et ont reçu les Ecritures, appartiennent à une même tradition, à une même famille, celle des *Gens du Livre*, la large communauté d'Abraham. Cette appartenance est, pour le musulman, quelque chose de réel, et elle a des conséquences pratiques. Le musulman peut par exemple partager les joies et les peines de l'intimité conjugale avec une juive ou une chrétienne, quelle que soit sa couleur ou sa nationalité ; il ne peut se marier avec une compatriote athée. La première se situe en effet à l'intérieur de sa communauté spirituelle ; la seconde au dehors. Et il doit respecter sur tous les plans, et dans toutes ses implications, la confession de sa compagne. Ainsi, dans le respect et l'amour, la large communauté d'Abraham se réalise et se concrétise à l'échelle de la plus petite et de la plus intime cellule sociale : la famille. Si l'on symbolise donc les différentes communautés auxquelles peut appartenir le musulman par des cercles concentriques, la circonférence qui est la plus proche de son centre spirituel est indubitablement, immédiatement après celle de sa propre foi, celle de ceux qui croient aux Ecritures. Cette circonférence-limite est jurement celle d'une communauté de communautés, d'une large communauté de foi absolue en Dieu, de communautés d'expressions variées du mystère de Dieu.

Pour que cette communauté large réalise les espérances et les richesses qu'elle recèle en elle, pour que son message porte et puisse être audible, il faut d'abord que ses membres prennent conscience de ce fait capital et de toutes les virtualités qu'il comporte, virtualités restées jusque là inhibées par les dissensions, les incompréhensions et les luttes stériles pour tous. D'où la nécessité du dialogue, un dialogue naturellement purifié de toutes les arrière-pensées et restrictions mentales, un dialogue qui n'est pas manipulation. Dans un article courageux et lucide, R. Arnaldez (4) met bien en évidence les difficultés du dialogue et ses embûches. Partant de l'idée que le dialogue utile est celui qui dépasse la simple information pour dégager des constats d'accord ou parve-

(4) *Dialogue Islamo-Chrétien et Sensibilités Religieuses*, dans *Islamochristiana*, Rome 1975, I, 11-23.

nir à des accords, il conclut que ce dialogue est impossible sur tout ce qui est fondamental. Et cela est incontestablement vrai. Vouloir engager le dialogue sur cette voie, c'est le condamner d'avance irrémédiablement à l'échec et ouvrir, avec le vieux poignard de la polémique, des blessures encore mal cicatrisées. Un tel dialogue est une nouvelle forme de l'esprit missionnaire — et beaucoup justement flairent anguille sous roche — ou une négociation avec des concessions équilibrées et réciproques, pour aboutir à je ne sais quel syncrétisme forcé, indigne de la foi. La foi ne se négocie ni ne s'impose. Cette idée toute simple ne semble pas toujours admise dans toutes ses implications logiques. Le dialogue interreligieux n'est pas un moyen de parvenir au *tafâhum*, à l'intercompréhension universelle autour d'une religion unique dont l'éclatante vérité s'imposerait subitement à tous. Parce qu'il n'est pas cela, il n'est pas forcément et pour autant un dialogue de sourds. Le dialogue est un esprit, une ouverture, une sympathie, une ambiance et une disponibilité. A ce point de vue, un bon monologue détendu et courtois est préférable à un prétendu dialogue acide. Le dialogue est échange d'information, une meilleure intelligence de l'autre tel qu'il se croit et se veut. On n'a pas à le juger, on n'a pas à le suivre non plus. On doit l'admettre tel qu'il est, sans anathème ni compassion. Et si, chemin faisant, l'un ou l'autre découvre de lui-même, grâce au climat de confiance et d'amitié propice à l'ouverture, des richesses compatibles avec sa sensibilité religieuse et sa foi, c'est tant mieux pour lui et pour tous. Il peut s'enrichir, s'il le désire, sans viol. Or cet enrichissement, dans le respect de l'intégrité de la foi de chacun, nous le tenons pour certain. Ce n'est pas un mince bénéfice. D'illustres exemples peuvent être puisés dans ce passé médiéval réputé pourtant comme fanatique et aveugle : ceux de Saint-Thomas d'Aquin, d'Ibn Rusd, de Ramon Lulle, de Maïmonide, de Muhyi-I-Din b. 'Arabi, et de tant d'autres encore. Pourquoi serions-nous moins ouverts ? Pourquoi ne ferions-nous pas un pas de plus ? Le « dialogue-information », ou recherche commune, est d'ailleurs indispensable pour la liberté de foi, pour éviter le *taqlid* et autres mimétismes, car il n'y a pas de choix vraiment libre et conscient dans l'ignorance. Ainsi une communauté de communautés, où s'expriment sans tension toutes les diversités, est finalement garante de notre liberté de choix et de foi. Il est utile à ce point de vue de souligner qu'en arabe il n'y a pas de mot pour dire *convertir*, et cette lacune est éloquente. *Astama* signifie adopter l'Islam, se convertir. Le dialogue intercommunautaire, vidé de toute intention consciente ou inconsciente de *faire comprendre* à l'autre des vérités qui lui échappent, peut devenir, comme l'écrit si bien le Père Lelong, « pour chacun un appel à approfondir sa propre fidélité, tout en constituant une espérance pour le monde » (5).

Une autre question se pose. Le cercle de la foi en Dieu doit-il se limiter, pour un musulman, exclusivement aux Juifs et aux Chrétiens, considérés traditionnellement comme les seuls Gens du Livre ? Cette interprétation restrictive est douteuse. Historiquement, on sait que ce cercle avait été élargi à d'autres communautés religieuses assimilées aux Gens du Livre traditionnels. Et surtout le Coran nous indique explicitement que nous n'avons aucun recensement exhaustif des messages et des messagers envoyés par Dieu aux divers peuples. On y lit, à l'adresse du Prophète : *Certes, Nous avons envoyé bien des messagers avant Toi ; de certains nous T'avons conté la vie, d'autres non* (Coran 40, 78). Dieu d'ailleurs ne châtie qu'après avoir dûment averti (Coran 17, 15). Il nous invite aussi à explorer le monde et à y déchiffrer ses signes. *Dis : Parcourez la Terre et voyez comment Il fit débiter la création. Enfin Dieu déclencherà l'ultime naissance. En vérité, sur toute chose Dieu est omnipotent* (Coran 29, 20). Il nous faut donc savoir aller partout, et savoir décrypter en toute chose le processus de vie et l'esprit de Dieu. Il nous faut savoir lire, sous les symboles, les diverses expressions de la foi dans le Créateur, foi qui imprègne une multitude de confessions de par le monde, y compris les religions dites premières. Ainsi se dessine sur le plan de la foi la circonférence d'une communauté encore plus large allant au-delà des frontières de la famille abrahamique. Appelons-là la Communauté du service de Dieu, indépendamment de la manière dont ce Dieu est perçu, son message capté, et son culte honoré. C'est la communauté de ceux qui prient avec des cœurs purs et sincères. Or, la prière est un langage commun qui doit favoriser le dialogue et faire surgir des points de convergence.

Vient enfin le cercle de ceux qui n'ont pas la foi, ou croient ne pas l'avoir. Souvenons-nous qu'avec eux nous sommes embarqués dans le monde, et que comme eux nous voulons éviter à notre barque de chavirer. Cette barque est le module spatial de notre humanité si diverse et si unie. Une multitude de liens terrestres nous lient donc en tant que membres du même équipage et du même voyage, et le musulman doit méditer le verset où Dieu souligne que la terre sera l'héritage de ses bons serviteurs (Coran 21, 105). Or les hommes efficaces et bienfaisants sur terre peuvent naître dans n'importe quelle communauté. C'est une leçon d'humilité et un avertissement pour toutes les communautés de foi, qui peuvent se fourvoyer, faire un mauvais usage de la Parole de Dieu, se laisser aveugler par leurs passions et leurs appétits, et cesser en somme d'être de « bons serviteurs ». C'est l'affaire de l'historien de méditer sur le mauvais usage fait de la terre. Passons donc ! Mais retenons, hélas ! que les Communautés de foi n'ont guère de leçons à donner aux autres. Les bons et les mauvais serviteurs se trouvent dans un camp comme dans l'autre. Ceux qui désirent faire fructifier l'héritage donné par Dieu à l'homme, quelle que soit leur

appartenance métaphysique, peuvent donc très bien travailler ensemble et se rencontrer autour des mêmes idéaux, et peut-être aussi autour des mêmes moyens. Rappelons à ce propos qu'une vieille tradition affirme avec force que, pour le croyant, la sagesse (*al-hikma*) est l'objet d'une poursuite constante, et peu importe de quel bord elle vient.

Ainsi, il nous paraît essentiel et urgent de fonder en doctrine, et de développer dans la pratique, non seulement la possibilité, mais la nécessité pour chaque homme et chaque communauté de concilier son droit à la différence, avec la bonne entente et la collaboration à tous les niveaux spirituels et matériels. La confrontation agressive ne sert ni l'intérêt de la Terre ni celui du Ciel. Il faut cependant préciser que l'harmonie n'est pas l'acceptation aveugle de tout agir de l'homme, y compris le meurtre et le viol. Elle n'est pas le mariage du Bien et du Mal : elle n'est pas union contre nature. Elle est respect de tout ce qui est respectable. C'est dire qu'elle n'élimine pas totalement toutes les tensions. Mais en liguant, sans cloisonnement de clochers, toutes les bonnes volontés, elle peut et doit dégager un large consensus en faveur des hautes valeurs qui font la grandeur de l'homme. Sans éliminer naturellement toutes les chutes, elle rendrait sûrement notre marche moins titubante que dans le passé. La contribution essentielle de la foi, avec toutes ses expressions, doit consister justement, dans un monde où la morsure du doute n'épargne plus rien, à maintenir la confiance dans les grandes valeurs humaines, à sauver l'homme de son vide, à rappeler sa dimension transcendante, et à lui proposer autre chose que l'absurde, ou les frontières d'un univers clos, une cage où tout se consume en une mort définitive donnant sur le néant.

Il faut en somme que les frontières entre les communautés soient plus ouvertes au commerce et au libre échange. Fidélité à soi et à sa communauté, disponibilité pour recevoir, disposition pour témoigner et donner, liberté de passage et respect des opinions d'autrui, ne sont pas des notions ou des attitudes contradictoires mais complémentaires. L'Islam par exemple, au cours de son histoire, avait fait preuve d'une grande ouverture. Il avait beaucoup donné et beaucoup reçu. Sans transiger avec les piliers de sa foi ni perdre son âme, il avait beaucoup assimilé et fait fructifier. Il est universel. Toutes les valeurs authentiquement universelles y ont donc leur place explicitement ou implicitement, y sont en acte ou en puissance. En acte, elles doivent informer de plus en plus la vie du croyant. En puissance, elles doivent faire l'objet d'une exploration et d'une explicitation continues. Ce n'est pas du syncrétisme que de découvrir, par une maïeutique continue et une réflexion ouverte à tous les courants, son bien et de le ranger à la place qui l'attendait de tout temps. Cette ouverture est l'une des voies de l'harmonie.

Mais l'islam est aussi différent. Mieux, il doit défendre son droit à la différence. Par voie de conséquence, un musulman ne doit être nullement choqué si son partenaire, dans une communauté confessionnelle, politique, professionnelle ou autre, lui avoue courtoisement et franchement qu'il ne partage pas toutes ses options, et qu'en particulier il ne reconnaît pas Muhammad comme Prophète, et qu'il dénie au Coran d'être la Parole de Dieu, dans le sens que l'islam donne à ces deux articles de foi. C'est le contraire même qui l'étonnerait et l'intriguerait de la part de tous ceux qui ne partagent pas ses croyances. On doit ajouter que, quelle que soit la profondeur des divergences, il y aura toujours place pour l'harmonie là où il y aura le respect mutuel. Et l'on doit toujours respecter les sentiments de l'autre quand ils sont droits et sincères, car ces sentiments, quels qu'ils soient, sont toujours légitimes dans les conditions de vie, de formation, de culture, de pensée et de milieu qui les ont motivés et les expliquent. Faut-il rappeler que l'islam repousse toute contrainte en matière de foi ? Le corollaire de ce principe est que l'islam — lorsque les conditions de sincérité sont réunies — n'oblige pas, tant qu'il n'a pas été reçu, c'est-à-dire tant qu'il n'a pas illuminé les cœurs de l'intérieur et entraîné la conviction. On ne peut mieux légitimer le droit à la différence pour tous dans la bonne foi et la droiture. Aussi faut-il veiller à ne pas tomber, inutilement, d'un excès dans l'autre — et c'est ce qui nous guette aujourd'hui — et ne pas donner dans les *mugâmalât*, dans les platitudes de la courtoisie qui, à la limite, devient pure hypocrisie sociale, *nifâq* et *taqiyya* à la fois, c'est-à-dire aussi dissimulation tactique. Cela est indigne de l'estime réelle, et l'on ne va pas à l'harmonie sur les pavés des malentendus et des restrictions mentales.

Tout ce que nous avons écrit jusque là implique naturellement une vision optimiste du destin de l'homme et la foi dans le progrès, dans une meilleure entente entre individus et communautés. Cette vision, on le sait, n'est pas partagée par tous. Sans parler des philosophes et des théologiens de tous les temps, disons qu'à l'aube de la création s'était déjà opposé, au pessimisme des Anges, l'optimiste de Dieu. Citons : *Lorsque ton Seigneur dit aux Anges : Je vais placer un vicaire sur terre, ils dirent : Quoi ! Y placeras-Tu quelqu'un qui y sèmera le désordre, et qui y répandra le sang ! Alors que nous, nous glorifions Ta louange et proclamons Ta sainteté. — Le Seigneur dit : Je sais très bien ce que vous ne savez point (Coran 2,30).*

Dieu savait qu'Il pouvait faire confiance à l'homme. Certes, il y a encore beaucoup de désordre, et beaucoup de sang coulera sans doute encore. Il y a encore beaucoup de déséquilibre, et devant notre conscience avivée et révoltée cela devient plus intolérable que jamais auparavant dans le passé. Lorsque par exem-

ple une nation consomme seule la moitié de l'énergie de la terre, il ne peut y avoir de communauté humaine, et tôt ou tard le déséquilibre, s'il persiste, fera chavirer le navire. Ne parlons pas de l'extrême dénuement des uns et de l'extrême opulence des autres ; des sociétés de la faim et de celles de consommation. Passons aussi sur les armes de plus en plus sophistiquées, et sur le pouvoir de destruction sans précédent dont l'homme dispose sur le plan moral et matériel. Tout cela est bien vrai. Mais il n'est quand même pas vrai, comme l'affirmait Bergson, que dans notre « corps démesurément grossi, l'âme reste ce qu'elle était, trop petite » (6). Jamais la conscience universelle n'a été aussi développée, et si l'on commet encore des atrocités, personne n'ose plus les inscrire dans les panégyriques et les revendiquer comme des titres de gloire, comme ce fut le cas tout le long de l'histoire et sous tous les cieux. Cette reconversion des mentalités à l'échelle planétaire suffit à elle seule pour mesurer le chemin parcouru depuis les temps, encore récents, où les esclaves étaient considérés comme des objets. Tout « supplément d'âme » réclamé par Bergson est certes toujours le bienvenu. Mais il est injuste et décourageant de dramatiser, et de dire que notre âme est restée « trop petite ». Fort heureusement, elle a grandi avec notre corps prolongé de machines et de modules spatiaux et, à notre sens, plus vite. L'historien, si passiviste soit-il, ne peut nier que nos sociétés — malgré toutes les misères et les injustices qui subsistent — avec l'extension de l'éducation, les conquêtes sociales, les systèmes de sécurité de plus en plus développés, sont quand même plus équitables et plus humaines que celles du passé. Le plan de Dieu, s'il est mystérieux et scandalisant quelquefois dans son cheminement, ne se développe pas à revers.

Mais cela n'élimine naturellement pas les risques. Le pari fait par Dieu sur l'homme, devant toutes les forces spirituelles de la création stupéfaites, doit être gagné avec l'homme. Avec un homme doté d'une certaine marge de liberté. Or cet homme possède, ou est sur le point de posséder, le pouvoir matériel de faire chavirer le navire. Il peut aussi se détruire moralement, inonder le monde de ses déchets et le rendre impropre à la vie, et provoquer consciemment ou inconsciemment plus d'une catastrophe. Des hommes de science sérieux pensent aujourd'hui que l'involution est aussi possible. L'avenir reste en somme ouvert. Pour que notre optimisme final se concrétise, il nous faut donc, particulièrement à nous tous qui avons reçu les Ecritures, être parfaitement vigilants.

Comment concrétiser cette vigilance ? Tout simplement en vivant mieux et plus profondément nos traditions respectives, avec nos différences et nos convergen-

(6) *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, P.U.F. 1948, p. 330.

ces. A la confiance de Dieu dans l'homme doit répondre la confiance de l'homme en Dieu. C'est dans cette confiance, qui est l'essence même du *tawakkul*, que nous trouverons la force, même aux pires moments de détresse, d'être des facteurs d'harmonie. « Lorsque l'homme se corrompt — écrivait Ibn Haldûn (m. 1406) — et perd le contrôle de ses mœurs et de sa religion, son humanité se trouve aussi corrompue, et il n'est plus que l'ombre de lui-même » (7). C'est dans cette corruption de l'homme qu'il fallait, selon notre auteur, rechercher le secret de la mort des civilisations précédentes. Elles étaient condamnées car elles avaient dévié du plan de Dieu sur l'homme et ne pouvaient plus aller dans le sens de l'évolution. Il fallait en quelque sorte corriger la trajectoire. Or notre civilisation, si brillante et orgueilleuse soit-elle, n'est, pas plus que celles qui l'ont précédée, à l'abri des accidents, des déviations, et des avortements au moins provisoires. C'est en y pensant, et en étant donc vigilants, que nous pouvons lui éviter le même sort. Pour cela, il ne suffit pas d'accumuler les prouesses technologiques. Il nous faut édifier un monde où, en toute conscience et en toute sécurité, chacun puisse être authentiquement soi-même, dans toute sa spécificité, sans être en conflit avec les autres, ni leur être étranger ou indifférent. Pour atteindre ce but, chaque religion — comme chaque idéologie — doit clarifier son système de fidélités multiples qui la définissent et l'intègrent à la fois. Tout croyant, dans cette quête de soi sans rupture avec le prochain, quel que soit son clocher, s'éclairera de la lumière de Dieu, un Dieu toujours présent parmi nous pour nous indiquer la bonne voie lorsque nous savons nous ouvrir à son message. Écoutons le Coran : *Lorsque Mes serviteurs t'interrogent à mon sujet, dis-leur : Je suis près d'eux, et Je réponds à l'appel de celui qui m'invoque. Qu'ils m'écoutent donc, et croient en Moi, pour qu'ils trouvent la bonne voie* » (Coran 2, 186). Cette « bonne voie » est celle qui assure la meilleure mise en valeur de la Terre offerte par le Seigneur à son vicaire en ce monde : l'Homme. Elle passe forcément par le respect des loyautés de chacun et par l'harmonie avec tous ceux qui œuvrent pour le bien.

Enfin, et de toute façon, l'homme qui est habité par la foi sait que la vie terrestre n'est pas éternelle. Après cette mutation suprême qu'est la mort, sous une forme supérieure, la vie continuera pour l'individu ; elle continuera aussi, après la disparition de notre support terrestre, pour l'espèce entière dans la plénitude de la vision du visage de Dieu (Coran 75, 23). Cela, en principe, devrait suffire pour nous inspirer modération, sagesse, et une confiance infinie en Dieu et en l'homme.

(7) *Muqaddîma*, éd. de Beyrouth 1958, p. 674.

Le thé au harem d'Archi Ahmed

Mehdi Charef

(*Mercur de France*)

Le titre de cet ouvrage n'est qu'une plaisanterie de même en classe rattrapage pour traduire le théorème d'Archimède. Drôle de langage que les maths pour des fauves engagés dans l'école ghetto d'une cité de Gennevilliers **où l'on entasse toute la mauvaise herbe du béton, tous les futurs locataires de Fleury-Mérogis.**

Le « Thé au harem » est un récit brut, cru parfois, en argot des loubards de banlieue, une langue juste mais jamais vulgaire parce que vraie. En 23 séquences, le roman raconte la planète des **rats de béton**, ces bandes de loulous toujours entre deux mauvais coups pour tromper l'ennui des banlieues ringardes. **Il y a l'ennui, les habitudes, le désir d'autre chose pour sortir de la routine. Faut bien casser une certaine morosité. Cette grisaille qui s'installe et qui étouffe en serrant fort sur le corps petit à petit comme une pieuvre.**

On est de la zone sans en avoir fait le choix, fils d'immigré souvent ou alors fils d'ivrogne, lourde de l'école, indésirable à la maison. Et l'A.N.P.E. ? On y est reçu par **un de ces mecs qui aiment le travail bâclé. A peine ouvert le dossier, il vous sort : « On n'a rien pour vous ».** La Maison des Jeunes ? **Les animateurs des jeunes, c'est tous des copains aux flics.** Restent alors la rue, les caves d'immeubles, la fauche, l'éther ou le shit, les copines qu'on maque et ce dernier bastion qu'est la bande, un rassemblement par destin plus que par amitié. Les jeunes vivent dans un monde que les parents ignorent. **« Tous des cons ces jeunes »,** vous diront les voisins, ces beaufs animés avant tout par la crainte, **« avec tous ces jeunes qui se droguent et qui détroussent, qui violent les vieilles à ce qu'on dit ».** C'est l'angoisse ! Entre jeunes et adultes, c'est la guerre. **Les milices de locataires, exaspérés par le vol, le bruit... s'arment de nerfs de bœufs, de barres de fer, quand ils descendent à la ratonade.** Les représailles ne se font pas attendre. La bande allume un feu d'artifice sur le parking en cramant les bagnoles. Ceci se passe à Gennevilliers, le roman pourrait avoir pour cadre les Minguettes à Vénisieux, les 4 000 à la Courneuve ou d'autres cités aux abords des grandes villes.

Pourtant, on ne s'y fait pas à l'enfer, à cette grisaille oppressante qui étouffe les mômes du béton. **Dans le béton qu'ils poussent les enfants. Ils grandissent et lui ressemblent, à ce béton sec et froid. Ils sont secs et froids, durs, apparemment indestructibles, mais il y a aussi les fissures dans le béton... Et ça ressort dans les moments difficiles... Elles reviennent ces fissures, elles démantèlent, il faut qu'on s'en occupe, sinon ça te bouffe, ça t'étouffe, l'envie d'exploser, l'envie de crier.**

Le « Thé au harem », c'est justement ce cri d'un jeune immigré révolté, menacé d'étouffement qui **sort un stylo de sa poche-révolver**, un cri pour sortir définitivement de la zone. Mehdi Charef, l'auteur, a aujourd'hui 31 ans. Il a galéré jusqu'à ses 22 ans ; il travaille maintenant comme mécano dans une petite usine de Paris. On le reconnaît parfaitement dans son héros Madjid à 18 ans. Comme lui, il est venu en France à l'âge de 7 ans, de la petite ville algérienne de Maghnia. Il débarque, comme lui, au bidonville de Nanterre, **le plus grand, le plus cruel des bidonvilles de toute la banlieue parisienne. Des vrais favellas brésiliennes, le soleil en moins.** Puis Mehdi connaît les cités de transit et finalement la cité des 3 F à Gennevilliers. **Après les planches du bidonville, le béton.** Une grande partie du roman se déroule à la « Cité des Fleurs », **une cité immense entre Colombes, Asnières, Gennevilliers et l'autoroute de Pontoise et les usines et les flics**, un îlot à l'écart du tissu urbain où vivent neuf familles maghrébines sur dix. Tout jeunes mariés, les parents ont émigré. Le père Charef s'est fait embaucher comme terrassier. **Les parents voulaient faire des gosses qui aillent à l'école pour devenir des médecins ou des avocats ou des maitres d'école.** La réalité s'est imposée durement à ces enfants. Comme les personnages du roman, **ils se retrouvèrent dehors, au pied d'une tour de béton, étrangers débarquant dans un pays neuf où tout va très vite. L'étranger, il lui faut s'adapter au mode de vie, aux exigences, au tempérament des autres pour survivre. Faire semblant de suivre le mouvement ou alors refuser le système et se mettre à dos la société. Parce que c'est épuisant de courir après une carotte quand, de surcroît, on la sait pourrie depuis lurette.**

Dans son récit autobiographique, Mehdi Charef raconte avec force la difficulté à sortir de ce dilemme : faire semblant de suivre ou se mettre à dos la société. Tel est le lot d'un jeune, **convaincu qu'il n'est ni arabe ni français depuis bien longtemps... paumé entre deux cultures, deux histoires, deux langues, ni blanc ni noir, à s'inventer ses propres racines.** La fin du livre montre — au moins dans ce cas — que les deux alternatives du dilemme ne sont pas à égalité. La société l'emporte : de gré ou de force, il faut se laisser intégrer, ou plutôt faire semblant de se laisser intégrer.

Jeune de la deuxième génération, Caref n'est pas un immigré comme son père, il n'est pas seulement un naufragé économique. Il ne sait pas ce qui l'attend, il doit trouver son identité. D'abord en s'exprimant : dire son identité, c'est la faire. Ce livre est une grande première, il est fort parce qu'il est un récit, non pas le produit d'un travail de sociologie. Il est sans doute trop tôt pour parler de culture immigrée tant qu'on reste dans le genre martyrologue, mais on est sur la voie. Le père du héros dans le roman est un mort-vivant, accidenté du travail, symbole d'une coupure radicale entre deux générations. Déjà l'expression de l'auteur charrie autant d'éléments culturels judéo-chrétiens que musulmans et... bien d'autres choses.

Il faut qu'une culture immigrée naisse, comme est née celle des noirs américains. Charef à « Apostrophes », c'est un début. Radio-Beurs, c'est sûrement un moyen d'exister. Quelques chanteurs portent déjà le flambeau de la deuxième génération. Karim Kacel, un beur du Kremlin-Bicêtre, une étoile qui monte de la banlieue crie en partie victoire : « Tu imagines la tête des beaufs quand ils voient un Arabe à la télé ? » Parvenir à s'exprimer et à faire entendre sa voix pour ce qu'elle est, différente, ce n'est pas si mal. Quand les marges de la société affluent dans ses quadrillages, il se passe quelque chose de neuf pour tous dans un échange forcé aux allures de combat. Je vous invite à lire ce livre, à l'entendre comme un cri, prélude à une musique qui monte par le vide-ordures chez les Dupont-la-joie.

recension par **Alain Le Négrate**

Pèlerinage en terre d'Islam

Jacques Guedel

Comprendre l'Islam,
c'est bien sûr connaître sa philosophie, ses conceptions théologiques...
c'est aussi pénétrer, autant que possible de l'intérieur, un mystère,
entrouvrir un univers, se laisser façonner par une culture,
participer fraternellement à une histoire
que construisent des millions d'hommes et de femmes.
Voilà l'approche sympathique, jamais achevée, à laquelle J. Guédel nous invite.

*L'Islam soulève de plus en plus d'interrogations au sein du monde occidental,
et de l'Europe en particulier.*

*Alors que le Christianisme semble s'affaiblir sur son propre terrain et paraît
atteint de maladies diverses, l'Islam semble se « redresser », comme dans un ma-
tin nuageux, après des siècles de léthargie.*

*Grâce au pétrole, à Rhoméiny, à l'Afghanistan, voire à Garaudy, mais aussi
grâce à tous les humbles « bicots » ou « nègres » que chaque Français côtoie
tous les jours, l'Islam, dont nous connaissons l'existence de loin, nous saute
aujourd'hui à la figure, nous agresse peut-être. En tout cas il ne peut plus
être relégué au musée de nos souvenirs d'école : Charles Martel, les Croisades ;
les barbaresques sont bien loin. Mohamed, Ali, Mabrouk... sont là à notre por-
te ; le pétrole, le Liban, Kadhafi sont des sujets de conversation intarissables.*

*Depuis longtemps des chrétiens, prêtres, religieuses, etc., partagent la vie de
nombreux amis musulmans au Maghreb. A tort ou à raison, ces hommes ont
toujours pensé que l'apport décisif qu'ils avaient à transmettre à leurs frères
d'Europe, c'était ce qu'ils avaient découvert dans le cœur de leurs amis. Bien au-
delà des croyances, ce sont les richesses profondes des musulmans, qui ont bou-
leversé leur vie, qui leur paraissent importantes.*

L'Islam, ça n'est pas d'abord une série claire et définie de croyances concernant le Coran, Mohamed (le salut et la paix soient sur lui), Allah le plus grand, le Dieu unique... Il n'y a pas « un homme musulman »... C'est d'abord un univers où tout est comparable à notre univers, dit chrétien, et où tout est différent. Les croyances sont variées, parfois contradictoires ; les options, les jugements, les interprétations... tout cela est multiple, divers, innombrable. C'est un tout qu'on ne peut schématiser. C'est un environnement dans lequel les hommes, depuis des siècles, se sentent tout à la fois magnifiés et emprisonnés, réunis et divisés, très proches les uns des autres et très éloignés. C'est un milieu dont il est difficile de se séparer sous peine de perdre son enracinement, mais dans lequel on cherche toujours des « ailleurs » pour s'enrichir des richesses des autres, que ce soit dans la philosophie, les sciences, les arts, la politique, l'organisation sociale, etc... C'est tout un tissu de compréhensions, de compromissions, de connivences, d'inimitiés et d'attractions, avec des rites sociaux très différents selon les régions et les hommes, mais ressentis comme universels et pleins de familiarité qu'apporte une histoire chargée des mêmes combats, des mêmes recherches, des mêmes ambitions, des mêmes défaites aussi.

L'Islam, c'est une culture, un patrimoine, un héritage ; ce sont des civilisations... Quels mots trouver pour essayer de faire ressentir ce que peut être, pour nos amis, ce que nous avons très grossièrement l'habitude d'appeler « Islam » ? Qui pourrait faire sentir de l'intérieur la vie, le grouillement, l'infinie richesse de ce monde fait d'hommes et de femmes si proches de nous, mais que l'histoire et les circonstances ont rendus si différents ?

L'Islam, c'est une compréhension du monde ; c'est un « mythe », dans le sens le plus noble du terme, qui a façonné une infinité d'hommes et de femmes, et dans lequel ils se retrouvent ; c'est une religion, c'est-à-dire cette trame aux mille nuances qui relie chacun tout à la fois à la terre, à la vie, aux hommes proches ou différents, au cosmos et à celui que, depuis des millénaires, les hommes appellent Dieu. Mais, là encore, n'en faisons pas un système défini, compréhensible, régi par des principes. C'est un sein maternel d'où naissent des multitudes infinies de modèles, de diversités, de réussites, de blocages, de clichés, de complexes, d'hymnes merveilleux et de tristesses insondables.

L'Islam c'est, pour nous au 20^e siècle, d'abord ces millions d'hommes et de femmes « répandus sur la surface de la terre » qui vibrent à temps et à contre-temps, dans la joie et les souffrances, à des réalités extrêmement humaines qu'une histoire, aussi dense que décousue, a inscrit dans la mémoire collective. Ce sont ces peuples du Tiers ou du Quart monde qui ont trouvé et trouvent dans l'Islam la force de repartir après un écrasement incomparable du fait des nations, dont

les dirigeants, civils et religieux, se réclamaient, et osent encore se réclamer, d'un certain Christ, d'un certain Evangile, d'un certain Dieu d'amour. C'est une pulsion libératrice, irrationnelle et organisatrice tout à la fois, que l'on espère capable de susciter un monde moins tyrannique, moins inhumain, après les horribles réussites de ceux qui, depuis des siècles, ont eu « le mérite » d'inventer les techniques, de soumettre les peuples, de bouleverser la nature, de démystifier l'univers. Mais à quel prix les colonisés ont-ils payé ces conquêtes ! Tout ceci est trop rapide ; rien ne peut remplacer cette « compréhension » qui, bien que préliminaire, est fondamentale. C'est en entrant dans les composantes historiques de l'Islam de notre époque que nous pourrons pénétrer un tout petit peu dans le mystère musulman. Jamais nous ne « comprendrons » l'Islam en nous référant au Livre seul ou aux données froides et objectives des dogmes, aux exposés rhétoriques des discussions, à une synthèse, si bien faite soit-elle, des croyances et des rites. Si nous prenons l'Islam, d'abord comme une théologie, un droit canon, une morale, et non d'abord comme un phénomène humain, nous nous condamnons au rejet, au refus, aux jugements extérieurs et sans appel. Il n'y a pas d'Islam ailleurs que dans les hommes qui en ont vécu et qui en vivent, et nous n'avons pas d'autre porte pour y pénétrer que celle de nos propres contemporains.

Faut-il se risquer à aller plus loin ? La tâche est alors infiniment délicate, car l'Islam est un mouvement spirituel, un dépassement de l'expérience quotidienne des peuples et des hommes ; il est une référence spécifique à ce qui ne se voit ni ne se touche, une appréhension particulière de tout le mystère du monde. Bien au-delà des croyances (plus ou moins proches ou éloignées des croyances dites chrétiennes), l'Islam est une marche incertaine dans le monde, où seuls des points de repères, facilement contournés d'ailleurs, sont à la disposition du « musulman » pour cheminer dans l'histoire, au sein de la nature, avec les hommes, vers le Dieu incompréhensible. Le repère principal dans cette marche tâtonnante, c'est bien sûr le Coran et, en contrepoint, ce qu'a dit, fait, exprimé Mohammed le prophète ; ou, plus exactement, ce que la mémoire collective de chaque région, de chaque peuple, de chaque personne, en a reçu, compris et retenu. Mais tout cet héritage est si complexe, si divers ! Entre Amor Bnou Khattab et el Ghazali, entre le paysan de l'Aurès et le bourgeois Kairouanais ou Fessi, entre le Camerounais du pétrole et de Soudanais affamé, entre le défenseur de l'Islam au cours de la Reconquista et le fonctionnaire de l'O.N.U., ou le nouveau Titi de Venissieux, qu'y a-t-il de commun ? Comment le Coran et la vie de Mohammed sont-ils lus, qu'en reste-t-il, tout au cours de ce passage au crible des étapes historiques, des niveaux culturels ou sociaux, des situa-

tions économiques, des coutumes remontant à la nuit des temps, des espérances chroniquement étouffées, des guerres et des paix particulières ? Bourguiba, Khomeiny, Kadhafi, Hassan II, les frères musulmans (pour employer des « images d'Épinal » d'aujourd'hui !) ... qui est fidèle au Coran ? Qui est le représentant authentique de la véritable compréhension de l'Islam ? Où est « l'homme musulman », le Soumis et l'homme de paix théorique ? Tous sont musulmans — mais chacun à sa manière — et Dieu est « Le Savant ». En tout cas, aucun n'est cet homme froid, sans pulsion ni saveur, que nous décrivent certains livres ou articles ; homme tellement défini qu'il n'est plus qu'une « idée », la pure invention d'une imagination livresque occidentale.

Les repères fondamentaux sont la certitude que Dieu existe, qu'il est à la fois très proche et très inconnaissable ; que le monde a été fait par lui et que le jugement séparera les bons des mauvais. C'est aussi l'assurance que l'Islam est la meilleure des religions, à laquelle il serait souhaitable que tous les hommes de bien se convertissent. C'est encore la conviction que, malgré tous leurs défauts, les musulmans constituent la « Nation » choisie et voulue par ce Dieu qui a parlé à Mohammed et vers qui tout revient.

Ces certitudes communes — on pourrait en énoncer bien d'autres — se sont révélées capables d'unifier des peuples extraordinairement divers, de les munir d'une sensibilité particulière, de les marquer d'une éthique à la fois toujours renouvelée et toujours enracinée dans un certain rapport avec toute la nature, avec les hommes et tout ce qu'ils recherchent au-delà d'eux-mêmes. Révélation, Parole de Dieu, le Coran sublime, cœur, cause et raison de la Vie du prophète, relu, remédité, traduit dans des pratiques et des réalisations multiformes, exprime pourtant chaque fois le meilleur de chacun des croyants et constitue pour lui la Direction, le Chemin droit, la Lumière, le Phare, le Don de Dieu. Que ce soit au Moyen-Âge ou aujourd'hui, au Maroc ou en Indonésie, le Coran permet à chacun d'unifier au mieux son existence, de justifier ses choix les meilleurs, de discerner le Bien et le Mal jusqu'en son propre cœur, de savoir où l'on en est par rapport à Dieu, quand il pardonne ou quand il condamne, et cela de la naissance à la mort.

Et c'est au-delà de toute définition que le pèlerin se retrouvera un jour, s'il en a les moyens, au milieu de cette foule venue à Mekka. De tous les pays du monde, ces centaines de milliers d'hommes et de femmes expriment et créent, en un rassemblement extraordinaire, l'immense diversité et l'indivisible unité de ce peuple que Dieu s'est choisi dans les nations pour porter la Lumière au monde et le sortir des Ténèbres de l'Ignorance.

Que sont les rites, les dogmes, les discussions théologiques, sinon cette quête très humaine d'une expression qui soit conforme aux volontés de ce Dieu qui nous a créés et qui nous a fait savoir dans le merveilleux Coran la véritable façon de vivre devant sa face, et de manifester, à soi-même et aux autres, la commune foi en Lui, l'Unique, l'Inaccessible, le Tout proche.

Attestation de Foi (Chaheda) — Prière — Aumône — Jeûne du Ramadan — Pèlerinage, ces cinq obligations privilégiées ne sont rien d'autre — mais elles sont tout cela — que l'expression extérieure d'une fidélité dont le début et la fin se situent dans le cœur, les pensées et les actes du croyant. Elles sont l'expression non de « ma » fidélité, mais de celle de tout le peuple, réuni aux mêmes heures, en de mêmes pratiques, dans une commune adoration. Elles ne seraient qu'« hypocrisie » si elles ne reflétaient la volonté et la certitude d'appartenir indéfectiblement et sans arrière-pensée au Dieu de ce peuple élu, choisi dans une ultime période de l'histoire pour faire sa volonté.

Les Chrétiens et les Juifs ont déjà reçu la même Révélation qui, à travers les siècles et les différents peuples, remonte par la lignée multiple des prophètes jusqu'à ce phare merveilleux qu'a été Ibrahim ; mais, bien plus, l'Islam est contemporain de tous les siècles à partir d'Adam, car Dieu n'a jamais voulu laisser ses créatures dans l'ignorance de ce qu'Il est pour elles, de ce qu'elles sont pour Lui, de ce qu'elles ont à être entre elles.

A chaque peuple il a envoyé des prophètes. Le drame des Juifs et des Chrétiens c'est qu'ils n'ont pas accueilli correctement la Parole que leur ont annoncée Ibrahim - Moussa - David et tant d'autres avant Aïssa-Jésus (que le Salut et la Paix soient sur eux). Les écritures ont été falsifiées. N'ont-ils pas fait de ce Jésus le Fils engendré d'un Dieu triple ; ne commettent-ils pas un sacrilège en appelant « Père » un Dieu indescriptible ? Le drame des autres peuples, c'est qu'ils ne veulent pas comprendre, aussi bien à travers les signes que Dieu met dans la nature qu'à travers les évidentes preuves du Coran, que le Monde est créé par ce Dieu unique qui a parlé définitivement à l'Humanité par le dernier des prophètes — le sceau de la prophétie.

Mais nous savons que Dieu est le plus grand et, qu'au terme de tout ce qui est vie, après avoir recherché la Science, jusqu'en Chine s'il le faut, après avoir déchiffré la nature, l'avoir transformée, après avoir laborieusement cheminé sur la Terre, les hommes se retrouvent tous, après la mort, devant ce Dieu qui déjà connaît tout le bien et le mal que chacun a fait, le récompense ou le punit dans une rétribution équitable.

Aussi bien dans l'Islam, la Soumission n'est pas d'abord — et même pas du tout — acceptation de ce qui est, mais effort toujours à reprendre pour redres-

ser ce qui est tordu, remettre toute chose sur la voie choisie par Dieu, exprimée dans le Coran. Ce chemin, la Communauté tout à la fois le connaît depuis toujours, et a toujours à le réapprendre, le renouveler, le re-comprendre au long des siècles.

Car, au cœur de l'Islam, il y a la Foi : c'est la Foi qui donne la véritable connaissance, et non la Connaissance qui remplace la Foi. Sans cette compréhension intime enracinée dans le cœur du croyant, la connaissance ne peut nous ouvrir les yeux. Par contre toute l'ignorance du monde ne peut voiler au cœur ouvert les bienfaits de la miséricorde et de la grandeur du seul vrai Dieu, celui qui a parlé par Mohamed à son peuple en langage clair et définitif.

Certes l'Occident a fait des découvertes évidentes ; il a enrichi le monde dans tous les domaines de la connaissance et, à part quelques groupes enfermés dans une compréhension d'un autre âge, aucun musulman ne pense que ces découvertes doivent être rejetées. Toute l'histoire du monde musulman est marquée par cette extraordinaire capacité d'assimiler, de véhiculer et d'approfondir tout ce que l'Occident, comme l'Orient, ont su découvrir.

Cela est clair : les découvertes du monde occidental de ces derniers siècles ont été faites sur le dos des peuples, grâce à tout un attirail de moyens que ce monde s'est donné pour asservir l'univers, la nature et les peuples. Et si nos élites socio-politiques sont souvent attirées très fortement par toutes ces splendeurs, il est temps que l'on mette sur terre un peu plus de justice, de fraternité, sans rien perdre de ces découvertes, si ce n'est celles qui sont inadmissibles à tout esprit humain.

Et là, le Coran, l'esprit de l'Islam, cette Foi spécifique, cette révélation de Dieu qui date de quatorze siècles, nous la trouvons particulièrement adaptée pour redresser cette situation.

Le Christianisme a failli : lui qui prêche un Dieu d'amour a été utilisé — et l'est encore — pour asservir : l'Idéal s'est révélé incapable, inadapté ; et cette prétendue séparation de la religion d'avec le politique a finalement prouvé qu'elle est néfaste, qu'elle n'est pas de Dieu : elle a permis tant de crimes. L'Islam, religion beaucoup moins idéaliste, beaucoup plus raisonnable et humaine, est seule capable de remettre sur ses pieds ce monde désaxé. L'homme n'est pas un ange et Dieu lui a donné des règles qui ont valeur définitive. Si l'Islam se répand dans le monde, si d'abord il se ressaisit dans les pays musulmans, si l'on rejette, là d'abord, tout ce qui est contraire au Coran, alors le monde musulman retrouvera sa grandeur des temps anciens et spécialement de ceux des quatre

premiers khatifes. Alors le monde pourra à nouveau, avec l'Islam comme lumière, retrouver peu à peu son chemin. Mais n'allez pas interdire à l'Islam, pour arriver à cette remise en ordre du monde, de combattre — s'il le faut par le fer — ceux qui entravent volontairement cette marche en avant : on ne peut remettre le bien sur la Terre sans affronter en face toutes les forces du mal. Et vous, qu'avez-vous fait, que faites-vous au Liban, au Salvador, en Afrique Australe ? Vous n'étiez pas si délicats au temps des Croisades, de l'Algérie ou du Shah. Que dites-vous du colonialisme exécré, des surpuissances, des stocks de bombes atomiques, des enfants qui meurent de faim en Inde ou en Afrique ?... La Foi musulmane, la fidélité à l'Islam, le retour aux sources de l'Islam, voilà notre salut, notre espérance. Ils sont notre raison de vivre et de mourir.

Il faudrait prolonger avec beaucoup plus de précision et de rigueur ce discours intérieur que, d'une façon ou d'une autre, un musulman se tient à lui-même, ou tient à ses amis non musulmans. Nous sommes bien loin du légalisme que la plupart des chrétiens dénoncent au nom de la liberté et de la responsabilité. Nous sommes bien loin d'une religion close. Nous sommes bien loin aussi du fanatisme si charitablement accolé au mot « Islam » par l'aveuglement d'un orgueil démesuré. Bien loin aussi d'une Foi au rabais, d'un attachement à Dieu desséché par le juridisme et le manque d'amour.

Quand donc les chrétiens comprendront-ils que l'Islam est bien autre chose que ce qu'ils peuvent imaginer, que ce qu'ils savent de lui, que leurs jugements dénués de fondements ? Ne refusent-ils pas parfois de connaître, par le cœur, la foi islamique parce qu'en fait elle risquerait peut-être de faire écrouler le fragile édifice de leur propre Foi chrétienne. Comprendre l'Islam est une longue marche pour un chrétien : il ne connaîtra pratiquement rien tant qu'il n'aura pas vécu en symbiose avec certains de ces amis différents ; tant que ce peuple ne lui aura pas révélé un peu de ce qui le constitue en tant que peuple ; tant qu'il ne se sera pas senti profondément interpellé par ces hommes et par cette foi qu'ils affirment être au cœur de leur vie.

Nos amis musulmans, le monde musulman, l'Islam, le Coran, posent aux chrétiens des questions fondamentales, qui bousculent, bouleversent leur foi en Jésus (qui est aussi « à eux ») et leur adhésion au christianisme. Cette contestation radicale et quotidienne, dans une vie faite des mêmes soucis, des mêmes joies, des mêmes jugements, des mêmes aspirations, n'est pas la moindre des richesses que les chrétiens reçoivent de leurs amis musulmans. Il faudra bien un jour essayer d'explicitier jusqu'où va cette contestation et comment elle questionne de façon radicale notre Foi chrétienne.

” L’histoire se fait avant de s’écrire ”

Jean Vinatier

J'emprunte à E. Poulat (je parlerai d'un de ses livres tout à l'heure) le titre de cette chronique afin de ne pas oublier que les livres d'histoire sont d'autant plus éclairants qu'ils rejoignent ce que nous faisons, ce que nous vivons.

Ce n'est pas seulement parce qu'un Président de la République a rappelé l'importance de l'histoire pour un peuple que nous nous y intéressons. C'est parce qu'en venant habiter notre terre, Jésus s'est inséré dans l'histoire des hommes, comme n'importe lequel des humains. De toutes façons, il est significatif qu'après la production romanesque, et mis à part les livres techniques, les ouvrages d'histoire sont ceux qui attirent aujourd'hui le plus de lecteurs.

Je voudrais seulement signaler, parmi les plus récents, ceux qui me semblent éclairer le mieux quelques aspects essentiels de la Mission.

1. Martin Luther : un temps, une vie, un message, Marc LIENHARD (Ed. Le Centurion).

Il y a 500 ans, le 10 novembre 1483, naissait celui qui allait faire basculer, à ses risques et périls, la chrétienté du Moyen Age. Si beaucoup d'ouvrages — trop peut-être — ont paru à cette occasion, celui du théologien luthérien de Strasbourg, M. Lienhard, est sans doute celui qui nous ouvre le plus d'horizons. Ce livre ne se lit pas comme un roman. « De propos délibéré il se situe **aux points charnières**, là où la biographie débouche sur la théologie et où la théologie est aux prises avec l'histoire générale d'une époque ».

J'avoue que je connaissais mal Luther et son message. Quel homme de foi ! Et c'est sa grandeur, ce qui reste de lui, ce qui est de plus en plus actuel. Mais aussi quel génie limité par des petites choses que souligne avec honnêteté son disciple d'aujourd'hui.

Ses grossièretés étonnantes pour nous, latins, devaient moins troubler les tempéraments germaniques. Mais ses violences outrancières contre les « papistes » ont nui au meilleur de son message. Les positions temporelles qu'il a prises finalement dans la dramatique révolte des paysans allemands, qui se réclamaient de lui, entraînent la condamnation même de ses plus fidèles défenseurs. La tentation du pouvoir, la tentation d'être soutenu par les pouvoirs en place, quels qu'ils soient, est sans doute la plus insidieuse, la plus naturelle aussi des tentations de toutes les églises. Elle est de surcroît la plus scandaleuse quand ce sont des églises chrétiennes.

Ajoutons tout de suite que l'église catholique de la Renaissance était la moins apte à entendre les cris passionnés de Luther. L'affaire des indulgences qu'on « bradait » littéralement dans les foires pour construire St Pierre de Rome, n'est peut-être pas la plus grave des erreurs de ce temps. Elle est plutôt le signe éclatant qu'on avait atteint un point critique et que les horizons de la foi s'étaient déplacés. D'où le langage de sourds qui était celui des controverses entre Luther et Rome :

— Vous vous éloignez de l'Eglise fondée par Jésus-Christ et qui a les paroles de la vie éternelle...

— C'est vous qui vous êtes séparés de nous, en vous séparant de l'Eglise ancienne, et en inventant de nouvelles pratiques ...

Je me demandais, en terminant la lecture de cet ouvrage, difficile, mais si éclairant, comment les catholiques pourraient profiter de ce qu'il y a de meilleure sève évangélique dans l'œuvre de Luther. Car il n'est pas question d'aborder les 600 volumes écrits par ce prédicateur inlassable de la Parole ! Plus de 100 volumes dans la grande édition allemande de Weimar. Il faudrait une anthologie sérieuse en même temps que savoureuse.

Je signale aussi le petit livre de J. Delumeau. Le cas Luther (Desclée de Brouwer).

« Celui-là qui a bien appris à discerner entre l'Evangile et la loi, qu'il rende grâce à Dieu et qu'il sache qu'il est théologien... Il est nécessaire au plus haut point de connaître la différence entre la Loi et l'Evangile : c'est la somme de tout l'enseignement chrétien...

Par la foi tu es uni au Christ, de telle manière que de toi et de lui elle fasse, pour ainsi dire, une seule personne qui ne puisse pas être divisée, mais qui ne cesse de lui être attachée et qui dise : moi je suis Christ ; et que Christ dise de son côté : moi je suis pécheur, car il est conjoint avec moi et moi avec lui ». (Luther : Commentaire de l'Épître aux Galates).

« Marie résume d'un mot les bienfaits dont Dieu l'a comblée : « Le Tout Puissant a fait pour moi de grandes choses ». En parlant des « grandes choses » Marie fait uniquement allusion à sa Maternité divine. Cette grâce initiale explique toutes les autres faveurs, si nombreuses et si sublimes qui lui sont accordées par Dieu. Elle résume ce qui fait son honneur. Elle nous permet de comprendre pourquoi Marie occupe, à la tête de l'humanité, un rang unique et absolument exceptionnel. Qui pourrait l'égaliser ? ».

(Luther : Commentaire sur le Magnificat).

2. L'Église sous Pie XII : I. La tourmente : 1939-1945, Jean CHELINI (Ed. Fayard).

Le propos de l'auteur, professeur à l'Université d'Aix-Marseille, est d'inaugurer, par ce volume, une Histoire contemporaine de l'Église du Christ. Il reprend donc le récit au moment où l'avait laissé Daniel Rops, en 1939, lorsque est élu le pape Pie XII et quand éclate le second conflit mondial. On en devine tout l'intérêt. Et si ce livre avait paru un peu plus tôt, j'aurais pu ajouter quelques lignes à la vie du Cardinal Suhard. Mais pour l'essentiel, les conclusions de cet historien sont celles auxquelles j'étais parvenu, dépouillant les archives du temps de l'occupation. J. Chellini, avec un respect scrupuleux des faits et des événements, ne dissimule aucune des graves questions que se sont posées les historiens, à propos des actes de Pie XII, ce diplomate ayant choisi délibérément d'intervenir à sa manière à lui dans ce gigantesque conflit et au cours de ces « années de feu » (voir le texte ci-après). Pages sans complaisance et qui se lisent avec un intérêt croissant.

Les prochains volumes toucheront à des points bien plus sensibles encore, concernant le renouveau missionnaire inauguré par le Cardinal Suhard.

« Ce que nous pouvons dire déjà, à la lumière de ce que nous avons appris, c'est que les nazis, considéraient Pie XII et ses collaborateurs comme leurs pires ennemis et qu'inversement le pape et son entourage voyaient dans les nazis des criminels œuvrant à la perte de l'Église et de la civilisation. Accuser Pie XII de sympathie pour les nazis apparaît à la lumière de ces pages comme une malhonnête absurdité. Considérer que le pape aurait pu et dû condamner solennellement, au milieu de la guerre, Hitler et le nazisme et dénoncer publiquement le génocide, est, en revanche un jugement que l'on peut parfaitement soutenir sans insulter la mémoire d'un pape qui était le scrupule moral fait homme. Sur ce point, s'il s'est trompé, il l'a fait en toute bonne foi pour éviter le pire, et on ne saurait lui imputer ce crime ».

(J. Chelini : p. 291).

3. La longue marche de l'Église. A.M. et Jean CHELINI.

(Ed. Elsevier - Bordas).

Ce livre est le fruit d'un travail d'équipe : une dizaine de collaborateurs, en dehors des deux maîtres d'œuvre. Mais là n'est pas son originalité : il n'y a plus aujourd'hui de « Sommes » qui soient l'œuvre d'un seul acteur.

Son originalité, et c'est vraiment une nouveauté dans le domaine de l'Histoire de l'Église, est de nous présenter non une histoire linéaire et chronologique, comme la plupart de celles qui existent. Il s'agit, pour les auteurs, d'écrire « une histoire verticale » selon leurs propres termes, et qui privilégie une vingtaine de thèmes vécus depuis les Apôtres jusqu'à nos jours. Citons entre autres : l'évangélisation et la mission, les ministères, les luttes doctrinales et l'histoire de la théologie, les relations Église-Etats, le mariage et son évolution, la vie monastique et religieuse.

Essai audacieux autant que difficile : dire tant de choses en si peu de pages ! Parfois on reste un peu sur sa faim. Mais cela renouvelle notre regard. Je dirai que c'est un peu l'Histoire de l'Église éclairée par le Concile, en particulier « Gaudium et Spes ». A signaler la remarquable introduction du père Henry, dont on connaît l'ouverture à la pensée missionnaire, et le chapitre final : « Et maintenant ? » du même auteur. J'ai rarement lu des pages aussi suggestives et aussi remplies d'espérance.

Les deux préfaces (du Père Etchegaray et du Pasteur Grenier) disent assez le souci œcuménique qui sous-tend ces pages.

« Jusqu'à présent le Code de Droit Canonique stipulait que les évêques n'avaient aucunement à s'occuper des non-catholiques en dehors de leur diocèse. « La charge universelle des missions auprès des non-catholiques est réservée exclusivement au Siège apostolique » (Canon 1350). Depuis Vatican II la tendance est renversée : *tous les évêques sont responsables de la mission universelle*. Ce n'est donc plus la Propagande à Rome, qui est d'abord responsable de l'évangélisation du Cameroun par exemple. Ce ne sont plus les Instituts missionnaires qui sont au service de la Propagande, mais *les évêques locaux* du Cameroun, unis collégalement à tous les autres et pouvant leur demander leur aide. Tout comme les évêques de Paris ou de Lyon peuvent demander et recevoir l'aide des évêques de Hollande ou d'Espagne... et demain de ceux d'Afrique ou d'ailleurs. ...Les nouveaux rapports qui s'établissent entre jeunes et vieilles Eglises indiquent à celles-ci les attitudes qui conviennent et qui sont faites de respect, de discrétion, de compréhension par l'amour. Pour leurs compatriotes convertis, l'enseignement ex-cathedra sied mieux aux « Docteurs » autochtones qu'aux missionnaires étrangers. La mission ne s'impose plus. Elle « naît avec », elle dialogue : dialogue où l'autre est accueilli, reçu, écouté, avant d'être enseigné, ou au moins, en même temps » (p. 82-83).

4. Le catholicisme sous observation. Emile POULAT (Ed. Le Centurion)
(Entretien avec Guy Lafon).

Ceux qui sont plongés dans l'évangélisation aujourd'hui savent tout ce qu'apportent de lumière les ouvrages d'E. Poulat, en particulier « Naissance des prêtres ouvriers », « Une Eglise ébranlée », « Catholicisme contre bourgeoisie ». Mais ils savent aussi qu'il ne faut pas demander à l'auteur un bilan du genre esquissé par le livre que je viens d'analyser plus haut. Sociologue compétent, mais avec une âme d'historien, E. Poulat ne se laisse enfermer dans aucun genre clos sur lui-même. Comme il le rappelle dans les lignes que je citerai tout à l'heure, c'est l'homme des questions ouvertes ; chaque science n'est qu'un projecteur éclairant cet édifice vivant et multiforme qu'est le catholicisme contemporain.

Ce livre cependant risque de déconcerter. C'est un peu un « Discours de la méthode, sous forme d'entretiens sur des thèmes qui se « provoquent » les uns les autres. Je dois avancer que les questions de l'interlocuteur, le philosophe et théologien G. Lafon, m'ont plus d'une fois dérouté et je n'en ai pas toujours saisi le sens exact.

Ceux qui auront le courage de travailler ces pages comprendront avec quelle humilité il faut avancer dans la **signification** de l'histoire du catholicisme.

Pour nous qui voulons non seulement agir mais penser avant d'agir, non seulement penser mais prier avant de penser (pour reprendre une des formules saisissantes du cardinal Suhard), E. Poulat nous apprend à apporter la même rigueur dans chacune de ces démarches. Comme le dit d'ailleurs très justement G. Lafon : « Un savant n'est pas un augure. E. Poulat **fait voir**, il donne des instruments et des méthodes pour comprendre : jamais il n'annonce ni ne prédit... On découvrira (dans les réponses du sociologue) une immense information, souverainement dominée, on y percevra l'organisation limpide d'un très riche matériau, on y sera sensible à la passion contenue d'un esprit qui ne hait rien tant que l'aveuglement ».

« Le catholicisme n'a pas fini de déconcerter ceux qui s'imaginent trop vite en avoir fait le tour... Les hommes peuvent découvrir d'où ils viennent. Savoir où ils en sont, c'est déjà plus aléatoire. Mais qui peut dire avec certitude où ils vont ?... A quels appels intérieurs obéissent donc nos contemporains, qu'est-ce qui les meut et les pousse en avant ? Voilà, me semble-t-il, la question décisive.

Etre sociologue, pour moi, n'a jamais consisté à faire de la sociologie ou même à élaborer une sociologie qui fait école. C'est scruter, interroger la dynamique des sociétés humaines, le mouvement d'une humanité qui se fait et prend lentement, chèrement conscience d'elle-même, qui marche sans repos et sans terme historique connu. Sur cette lancée, après tant de théologies affirmatives, négatives ou dialectiques, j'imagine assez bien ce que pourrait être une théologie interrogative. Mais là je vous passe la main : à vous de jouer si j'éveille en vous quelque résonance. Attention pourtant : *il est plus facile d'affirmer ou de nier que d'interroger*. Croyez en sociologues et historiens ».

(E. Poulat : p. 252-254).

Des évêques s'adressent aux immigrés qui sont en France

Voici une nouvelle année !

Nous souhaitons de tout cœur qu'elle soit bonne pour vous et vos enfants, frères immigrés et réfugiés qui vivez au milieu de nous.

Evêques, chargés des liens avec l'immigration, nous tenons, au nom de l'Eglise catholique en France, à vous adresser un message de fraternité et de paix. Nous le faisons à un moment où la crise provoque chez nos compatriotes des doutes et des violences qui viennent combattre les efforts accomplis pour « vivre ensemble ».

Serviteurs d'un Dieu qui aime l'homme, nous voudrions être plus proches de vous. Nous rejoignons aussi tous ceux qui vivent en solidarité avec vous dans l'Eglise et dans la société.

**

Vous résidez en France, parfois depuis de longues années. Vous y travaillez très souvent dans des emplois durs et peu reconnus. Le chômage vous atteint comme les autres travailleurs. Vous contribuez au développement de ce pays, aussi le droit d'y vivre vous est acquis. Vous êtes en quelque sorte nos compatriotes.

Vous avez quitté votre pays pour trouver du travail. Comme beaucoup de pays riches, la France a encouragé votre venue pour assurer sa croissance aux dépens des plus pauvres. Certains d'entre vous, réfugiés politiques, ont été contraints au départ, leur liberté était en jeu. Il vous a fallu, aux uns et aux autres, franchir beaucoup d'obstacles ; d'abord, obtenir le droit au séjour, un emploi, un logement pour réunir une famille encore trop souvent séparée. Il est difficile de s'adapter à une vie étrangère, de se faire entendre dans une autre langue, de rester fidèle à son passé, de garder vivante la foi en Dieu, dans les épreuves et loin des traditions religieuses de son pays.

Beaucoup ont su rompre l'isolement et lutter contre le découragement. Vous avez créé des liens de solidarité entre vos familles, avec d'autres immigrés et aussi avec des français. Certains vous y ont aidé et vous ont accueillis dans leurs organisations. Vous avez montré votre volonté et votre courage.

Nous nous adressons aussi aux enfants et aux jeunes. *Fils et filles d'immigrés, vous vous trouvez très nombreux en France : un million dans les écoles et les lycées, près de deux millions avec ceux qui travaillent. Vous êtes l'espoir de vos parents. Vous êtes aussi l'avenir de notre société au même titre que vos camarades français. Pourtant votre départ dans la vie est souvent plus menacé par des discriminations à l'école et dans l'emploi. Sans renier vos origines, ni les manières de vivre des jeunes de votre âge, vous pouvez exprimer pleinement ce que vous êtes. Ouvrez des chemins nouveaux et aidez notre société à reconnaître la place originale de chaque communauté étrangère et de votre génération.*

**

Nous avons tous à redouter la menace de l'intolérance, du racisme, que nous soyions immigrés ou français, jeunes ou adultes. C'est un mal qui empoisonne le cœur de l'homme, les relations quotidiennes et toute la vie sociale. Aussi nous voulons y résister avec vous de toutes nos forces.

Il est possible et bon de vivre ensemble. C'est notre conviction. Il faut pour cela rechercher des modes de vie acceptables pour les uns et pour les autres. Les conditions de vie et de logement dans les quartiers les plus défavorisés rendent encore trop difficile la cohabitation.

Notre société doit être ouverte à toutes les richesses humaines, culturelles et religieuses qui sont les vôtres. En échange, nous devons vous proposer et vous demander d'accueillir le meilleur de nous-mêmes et de la tradition de notre pays. C'est pour mieux assurer cet échange que nous espérons et que nous demandons avec vous que votre participation à la vie de la cité soit pleinement reconnue grâce à l'attribution de tous les droits nécessaires.

**

Parmi vous, beaucoup sont chrétiens. Leur foi en Dieu et en Jésus-Christ les pousse à s'inspirer de l'Evangile, en famille, dans leur vie de travail, dans la dure condition de la vie ouvrière.

Catholiques venus d'autres pays, nous vous invitons à prendre toute votre place dans l'Eglise qui vit en France. Vous en êtes membres à part entière : dans ses communautés, dans ses mouvements apostoliques, dans les « missions » qui vous réunissent. Vous êtes même les représentants de la grande diversité de la famille de Dieu parmi nous. Le témoignage de votre présence nous est essen-

tiel. Nous l'avons trop souvent oublié, aussi nous le redisons avec force aux catholiques de France.

**

A vous, frères immigrés des autres religions, et particulièrement à vous, amis musulmans, nous voulons exprimer l'estime et le respect que nous vous portons. Croyants, vous adorez le Dieu Tout-Puissant et Miséricordieux. Nous pensons que tous les croyants doivent promouvoir ensemble la justice sociale, la rectitude morale, la paix et la liberté.

**

Nous ne pouvons, nous, Evêques, avec tous les membres de l'Eglise, devenir complices des discriminations, des rejets, des violences meurtrières qui frappent les étrangers résidant sur notre sol. Aussi, demandons-nous à nos compatriotes, aux chrétiens et spécialement aux catholiques de redoubler de vigilance. Nous risquons de perdre notre âme si, dans notre pays, ceux qui vivent avec nous, avec leurs différences, sont menacés dans leur dignité d'homme, dans leur famille, dans leurs communautés.

**

Noël est un signe de Paix pour tous les hommes de bonne volonté. Pour nous, chrétiens, Dieu s'est fait enfant et faible parmi nous. En Jésus, il a ouvert le chemin d'une vraie réconciliation avec Lui et entre nous tous. C'est une grande espérance pour aujourd'hui dans ce monde plein de tensions et de peur.

Quels que soient notre pays d'origine, notre condition, notre croyance, nous qui vivons ensemble dans ce pays, ne devons-nous pas répondre à un même et urgent appel : gagner le combat de la fraternité et construire la Paix.

Tel est notre message. Tel est aussi le vœu très cher que nous vous adressons, à vous, frères immigrés et réfugiés, au seuil de cette nouvelle année.

La Commission Episcopale des Migrations.